

Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL
à partir de la 17^e édition de 1943,
Zentralverlag der NSDAP,
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / juin 2014**

Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable, nous
recommandons vivement celle de l'article
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,
sur ce même site.*

Premier volume (1925)

Chap. 2 : Années d'apprentissage et de souffrances à Vienne

Section 2 : pages 39 – 70 de l'édition de référence

Quand j'étais jeune, je n'avais de la Social-démocratie qu'une connaissance franchement superficielle et au plus haut point erronée.

Ce qui, au fond de moi, me réjouissait en elle, c'était le combat qu'elle livrait pour l'obtention du droit de vote pour tous et à bulletin secret. En effet, selon mon entendement, cela ne manquerait pas de conduire à un affaiblissement de ce régime habsbourgeois que je détestais tant. Convaincu que l'État danubien ne pourrait se maintenir qu'en sacrifiant sa germanité et que rien ne garantissait que l'Empire, même au prix d'une slavisation progressive de l'élément allemand, en serait pour autant réellement viable du fait de l'incapacité indubitable de l'ethnie slave¹ à assurer une quelconque cohésion nationale, je saluais toute évolution dont j'étais persuadé qu'elle provoquerait irrémédiablement l'effondrement de ce pouvoir inacceptable, qui condamnait à mort une communauté raciale allemande de dix millions de personnes.

¹ Dans l'idéologie nazie, les Slaves étaient considérés — comme les juifs et les tziganes — en tant que « sous-hommes » (*Untermenschen*) destinés soit à être éliminés, soit à servir d'esclaves (cf. T. Feral, *Le « Nazisme » en dates*, L'Harmattan, 2010, 30 janvier 1933, 7 octobre 1939, 29 juillet 1941, 18 septembre 1941, 12 juin 1942). Dans sa conférence de Posen (Poznań) du 4 octobre 1943 devant les chefs de la SS, Himmler parlera à leur propos d'« animaux anthropoïdes » (*Menschentiere*).

Plus l'anarchie linguistique rongea et minait la monarchie, et ce jusqu'au sein du Parlement, plus je voyais approcher l'heure de la déchéance de cet empire babylonien² et, conséquemment, l'heure de la liberté pour ma communauté raciale germano-autrichienne. C'était là le seul biais pour que se concrétise un jour son rattachement³ à la vieille mère-patrie.

C'est à ce titre que l'activité de la Social-démocratie ne m'était pas antipathique. D'autant que ses efforts pour améliorer les conditions de vie des travailleurs — comme ma naïveté et ma bêtise me portaient alors à le croire — m'apparaissaient comme devant plus jouer en sa faveur que contre elle. Ce qui me rebutait le plus, c'était son hostilité au combat pour la préservation de la germanité ; elle se complaisait en intrigues minables pour remporter l'adhésion des « camarades » slaves, lesquels certes acceptaient ses déclarations d'amour dans la mesure où elles s'accompagnaient de concessions pratiques, mais par ailleurs résistaient avec morgue et outrecuidance à ses tentatives de recrutement, récompensant par-là même à sa juste mesure ces gueux qui ne cessaient de les harceler.

À dix-sept ans, le mot « Marxisme » ne signifiait pas grand-chose pour moi, cependant que « Social-démocratie » et « Socialisme » me semblaient être des concepts identiques. Là encore, il fallut la poigne du destin pour m'ouvrir les yeux sur cette entreprise sans précédent de mystification des masses.

Si je n'avais jusque-là appris à connaître la Social-démocratie qu'en tant que spectateur de quelques manifestations, autrement dit sans avoir la moindre idée de la mentalité de ses partisans ni même de la nature de sa doctrine, voilà qu'il me fut alors donné d'entrer d'un seul coup en contact avec les produits de sa « conception du monde » et de son éducation idéologique. Quelques mois à peine me suffirent pour comprendre ce qui dans d'autres circonstances aurait vraisemblablement nécessité plusieurs décennies : sous le couvert de la vertu sociale et de l'amour du prochain se répandait une peste dont l'humanité devrait d'urgence débarrasser la Terre⁴, sous peine de voir en un rien de temps la Terre débarrassée de l'humanité.

C'est sur un chantier que j'eus pour la première fois affaire à des militants social-démocrates. Ce qui d'emblée me fut assez pénible. Encore relativement bien habillé, j'usais d'un langage soigné et gardais mes distances. Essentiellement préoccupé par mon propre sort, je ne prêtais que peu d'attention à ce qui se passait autour de moi. Je cherchais du travail uniquement pour ne pas mourir de faim et avoir la possibilité de poursuivre ma formation, même si celle-ci prenait du temps. Sans doute me serais-je jamais soucié de mon entourage s'il ne s'était pas produit au bout de trois

² Cf. *Genèse* 11/9, « Tour de Babel » (nom biblique de Babylone) : « [...] cette ville fut appelée Babel (c'est-à-dire dans la confusion) parce que fut confondu le langage de toute la terre » (trad. Robert Tamisier, *L'Ancien Testament*, Club bibliophile de France, 1949, p. 16). Pour Hitler, l'anarchie linguistique représente une malédiction car elle prélude au « mélange des sangs » qui sera fatal à la « race supérieure germanique ».

³ Le mot utilisé est « *Anschluss* ». Souhaité par de très nombreux Autrichiens, mais interdit par le traité de Saint-Germain-en-Laye du 10 septembre 1919, le rattachement à l'Allemagne sera dès lors l'objet d'âpres discussions et de tensions (France/mars-mai 1931, Italie/mai-juin 1934) jusqu'à ce qu'il devienne effectif en mars 1938 (cf. T. Feral, *Le « Nazisme » en dates, op. cit.*, pp. 273-280).

⁴ L'éradication de la gauche dans son ensemble ainsi que des syndicats fut de fait la première préoccupation du régime hitlérien (entre le 27 février et le 22 juin 1933) ; le 30 juin 1934 viendra le tour de la tendance social-révolutionnaire de la *NSDAP* (« Nuit des longs couteaux »). Aux yeux du monde, Hitler se présentera toujours comme celui qui extirperait toutes les formes de « Marxisme » de la surface du globe, ce qui lui valut la complaisance sinon la sympathie de nombre d'hommes politiques occidentaux et du Vatican (cf. dans la France des années trente le slogan : « Plutôt Hitler que le Front populaire ! » ; voir à ce propos Maurice Agulhon, *La République*, Hachette, 1990, vol. 2, p. 47 sq.).

ou quatre jours un événement qui me contraignit à prendre position : je fus sommé de me syndiquer.

À l'époque, je ne savais encore pratiquement rien du syndicalisme. J'aurais bien été incapable de témoigner de l'intérêt ou de l'inintérêt de l'existence d'une organisation syndicale. Toutefois, l'adhésion m'ayant été présentée comme une obligation, je refusai tout net. Je me justifiai en arguant du fait que j'étais totalement ignare en la matière et que je n'étais pas de ceux auxquels on force la main⁵. C'est vraisemblablement mon premier argument qui m'épargna d'être immédiatement renvoyé. On pensait à coup sûr que je ferais volte-face après quelques jours ou que je rentrerais dans le rang. Quoi qu'il en soit, c'était une grossière erreur. Deux semaines plus tard, j'étais foncièrement incapable d'adhérer quand bien même l'aurais-je voulu. J'avais durant ces deux semaines tellement bien appris à connaître le milieu dans lequel je travaillais, qu'aucune puissance au monde n'aurait pu m'amener à entrer dans une organisation dont les représentants m'étaient entre-temps apparus sous un angle aussi défavorable.

Durant les premiers jours, je fus d'humeur chagrine.

Lorsque sonnait midi, une partie des ouvriers se rendaient dans les auberges avoisinantes tandis qu'une autre partie restait sur le chantier pour y prendre un repas en général bien frugal. Il s'agissait des hommes mariés auxquels les épouses apportaient la soupe dans une vaisselle miteuse. Lorsqu'approchait la fin de la semaine, ils étaient de plus en plus nombreux à rester sur place ; je n'en compris la raison que plus tard : c'était pour parler politique.

Pour ma part, je m'isolais dans quelque coin pour boire ma bouteille de lait et manger mon quignon de pain ; j'étudiais avec circonspection mon nouveau milieu ou réfléchissais à mon triste sort. J'en appris néanmoins plus qu'il ne me fallait ; en outre, j'eus fréquemment l'impression que l'on s'évertuait à se rapprocher de moi, vraisemblablement pour m'inciter à prendre position. En tout cas, tout ce qu'il me fut donné d'entendre eut pour résultat de m'exaspérer au plus haut point. Il n'y avait rien qui ne fût pas contesté : la Nation en tant qu'invention des classes « capitalistes » — combien de fois ne me fallut-il pas entendre prononcer ce mot ! — ; la Patrie en tant qu'instrument de la bourgeoisie pour exploiter les classes laborieuses ; l'Autorité judiciaire en tant que moyen d'oppression du prolétariat ; l'École en tant qu'institution productrice d'un matériel humain condamné à l'esclavage, mais aussi d'éducation des esclavagistes ; la Religion en tant que mécanique d'abrutissement du peuple voué à l'exploitation ; la Morale en tant que notion destinée à rendre les masses stupidement moutonnières, etc⁶. Autrement dit, il n'y avait absolument rien qui ne soit pas traîné dans la boue d'un gigantesque cloaque.

Au début, je tentai de garder le silence. Mais je n'y tins bientôt plus. Je me risquai à prendre position, à apporter la contradiction. Je dus toutefois admettre que ce serait peine perdue tant que je ne posséderais pas un minimum de connaissances précises sur les points qui prêtaient à controverse. Je me mis donc à fouiner dans les sources où s'abreuvait leur présumé savoir, compulsant livre sur livre, brochure sur brochure.

⁵ Ce dont le régime national-socialiste ne se privera pas ; en remplacement des syndicats interdits le 2 mai 1933, il mettra en place huit jours plus tard le « Front allemand du travail » (*Deutsche Arbeitsfront* = *DAF*) auquel il n'était guère possible de ne pas adhérer (cf. T. Feral, *Le national-socialisme*, Ellipses, 1999, pp. 95-96).

⁶ On aura remarqué que Hitler reproche ici à la Social-démocratie ce qui deviendra dans une large mesure sa propre ligne idéologique. En vrai paranoïaque, il projettera de tout temps sur les autres ses propres intentions, légitimant ainsi leur détestation, persécution, élimination, et aussi son programme impérialiste (cf. ses discours, in T. Feral, *Le « Nazisme » en dates*, op. cit.).

Sur le chantier, les échauffourées se multipliaient. De jour en jour plus apte à damer le pion à mes adversaires sur leur propre terrain théorique, je livrai bataille jusqu'à ce qu'ils en viennent à employer ce moyen par lequel il est extrêmement facile de triompher à coup sûr de la raison : la terreur, la violence⁷. Quelques ténors de la partie adverse me mirent le marché en main : soit je quittais immédiatement le chantier, soit je dégringolais d'un échafaudage. Étant seul, il aurait été vain de chercher à résister ; c'est donc enrichi de cette nouvelle expérience que j'optai pour la première suggestion.

Je battis en retraite, complètement écœuré mais en même temps tellement remonté qu'il était exclu que je tourne le dos à une affaire d'une telle gravité. Passée ma crise première d'indignation, mon volontarisme reprit le dessus. J'étais fermement décidé à retourner quand même sur un chantier. La misère, qui une fois mes maigres économies épuisées me reprit quelques semaines plus tard dans ses bras cruels, vint renforcer cette décision. J'étais obligé d'y retourner, que je le veuille ou non. Et le scénario se renouvela, avec exactement le même dénouement.

Une question m'obséda alors : en quoi de tels individus seraient-ils encore dignes d'appartenir à notre grandiose communauté raciale populaire ?

Une question torturante : en effet, si la réponse était oui, la lutte pour la défense de notre communauté raciale populaire ne valait vraiment plus la peine qu'une élite souffre et se sacrifie pour de tels déchets⁸ ; si la réponse était non, cela revenait à dire que notre communauté raciale populaire était déjà largement frappée d'abâtardissement⁹.

Durant ces journées de rumination et de méditation, c'est le cœur serré que je voyais s'enfler l'armée menaçante de ces masses devenues étrangères à leur communauté raciale populaire.

Que l'on s'imagine maintenant les sentiments qui m'animèrent en contemplant un jour le déroulement d'une manifestation des travailleurs viennois défilant interminablement en rang par quatre. Je restai planté là durant presque deux heures, retenant mon souffle au spectacle du monstrueux serpent humain qui ondulait lentement devant moi. Oppressé par l'angoisse, je finis par quitter la place et rentrai à pied chez moi. Chemin faisant, j'aperçus chez un buraliste le « Journal Ouvrier », l'organe central de la vieille Social-démocratie autrichienne¹⁰. Je le trouvai à

⁷ Voici donc définie la méthode pour conquérir et exercer le pouvoir que le *Führer* et ses séides pousseront jusqu'à la bestialité. Hitler justifiera toujours ses actes par la victimologie, soit en se référant à son vécu antérieur, soit en anticipant fantasmatiquement sur ce qui dans l'avenir pourrait représenter un danger (cf. Gérard Mendel, *La Révolte contre le père*, Payot, 1968, « À propos de l'idéologie hitlérienne », pp. 268-270).

⁸ On notera que Hitler se classe *de son propre chef* dans la catégorie des êtres supérieurs (voir à ce propos, sur ce même site, mon article « Le racisme, un obscurantisme », p. 13).

⁹ Hitler écrit : « [...] *dann ist unser Volk schon arm an Menschen* » (édit.de réf., p. 42, dernière ligne) ; traduire par : « [...] alors notre peuple est vraiment bien pauvre en hommes » ((cf. < <http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fra> >, p. 22) ne restitue pas ce qu'implique la phrase allemande ; en effet, ce que déplore le chef nazi, c'est que l'entité ethnique germanique (*unser Volk*) soit « *entr[ée] en dégénérescence et tombe au-dessous du niveau humain* » (*arm an Menschen*), se « *rapproch[ant] par-là même de l'animalité* » (cit. in Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, édit. fr. originale, Paris, Coopération, 1939, p. 273) ; or pour lui, « le sens profond du national-socialisme » est de restaurer ce qu'il conçoit comme étant « l'humanité » sur « une base biologique » (ibid., p. 274). Relevons que si le *Führer* admet avoir été influencé par la vision nietzschéenne du « Surhomme », il reproche cependant au philosophe d'être resté « flottant » et de ne pas avoir envisagé un « processus de sélection » par des « moyens politiques » (ibid., pp. 273-274). Sur le rapport de Hitler à Nietzsche, voir François Delpla, *Hitler – Biographie*, Grasset, 1999, pp. 129-130, 499-502.

¹⁰ *Arbeiter-Zeitung* ; créé en 1889 à Vienne par Victor Adler (fondateur du Parti social-démocrate autrichien), le journal était dirigé depuis 1895 par Friedrich Austerlitz qui en avait fait un quotidien ; les

disposition dans le café populaire bon marché où je me rendais souvent pour lire la presse. Je fus toutefois incapable de me résoudre à parcourir plus de deux minutes cette misérable feuille de chou dont la phraséologie agissait sur mon esprit comme du vitriol. Encore déprimé par la manifestation à laquelle je venais d'assister, je cédaï pourtant à une voix intérieure qui m'intimait d'acheter pour une fois ce canard et de le lire en détail. J'y consacrai ma soirée, non sans avoir à maîtriser les bouffées de colère que ce concentré d'inepties mensongères déclencha en moi à maintes reprises.

C'est par la lecture quotidienne de la presse de la Social-démocratie qu'il me fut donné de pouvoir étudier la nature intime de son raisonnement, et ce bien mieux que si je m'en étais tenu à ses textes théoriques,

Que de disparité en effet entre ces textes théoriques regorgeant de rutilantes formules parlant de liberté, de beauté et de dignité, foisonnants en rodomontades s'ingéniant à s'ériger en quintessence de la sagesse et prêchant un répugnant moralisme humanitariste — l'ensemble présenté avec l'aplomb propre aux prophètes¹¹ —, et la presse quotidienne de cette doctrine du salut de l'humanité nouvelle dont la virtuosité mensongère véritablement perfide et l'agressivité ne reculaient devant aucun coup bas ou propos calomnieux ! Les textes théoriques étaient destinés aux gogos des « couches intellectuelles » moyennes et bien sûr aussi supérieures ; la presse s'adressait à la masse.

C'est en me plongeant tant dans les textes théoriques que dans la presse de cette doctrine et de l'organisation qui la propageait que j'allais retrouver le giron de ma communauté raciale populaire. Ce qui m'était antérieurement apparu comme un abîme infranchissable devait désormais devenir le moteur d'un amour pour elle bien plus fort que celui que j'avais jusqu'alors éprouvé¹².

Bien fou celui qui, connaissant l'ampleur de l'entreprise d'intoxication conduite par la Social-démocratie, jetterait la pierre à ceux qui en sont victimes. Plus je parvins avec le temps à travailler à mon compte, plus j'eus de recul pour percer à jour les motifs qui en faisaient le succès. Je compris alors le pourquoi de sa brutalité à exiger que l'on s'en tienne à la presse rouge, que l'on ne fréquente que des réunions rouges, que l'on ne lise que des livres rouges, etc. Je me représentais de façon tangible ce sur quoi déboucherait inévitablement l'intolérance de cette doctrine.

Le psychisme de la grande masse n'est pas réceptif aux demi-mesures ni à la faiblesse¹³.

Tout comme la femme, dont le ressenti psychique n'est pas tant conditionné par des considérations abstraites émanant de la raison que par un indéfinissable désir affectif

deux hommes étaient d'origine juive mais avaient rompu avec le judaïsme

¹¹ Exactement ce que fera Hitler ; cf. Daniel Guérin, *Fascisme et grand capital* (1936), 3^e éd., Maspero, 1971, chap. 3 : « Mystique d'abord » et Victor Klemperer, *LTI – Die unbewältigte Sprache* (1946), 3^e éd., DTV, 1969, pp. 115-123.

¹² L'hypostasie délirante de l'entité germanique par Hitler ne pouvait que déboucher sur l'élimination de ceux qui en analysaient sur le plan sociopolitique, anthropologique ou psychologique les éléments négatifs pourtant bien réels, et donc sur la destruction de la conscience intellectuelle et morale de la vieille Europe par un irrationalisme basé sur l'extirpation de la pensée critique et humaniste ; cette régression archaïque s'appuyait sur la réactivation de fantasmes xénophobes, antisémites et racistes présents de longue date dans l'inconscient collectif (cf. Thierry Feral, *Le Nazisme : une culture ?*, L'Harmattan, 2001). L'autodafé du 10 mai 1933 sera le marqueur symbolique de la volonté de rupture définitive des hitlériens avec le « monde d'hier » (voir sur ce site « Art et littérature du troisième Reich », p. 71 sq.).

¹³ Voir à ce propos la théorie d'Alfred Adler étudiée par Serge Tchakhotine in *Le Viol des foules par la propagande politique* (1939), 2^e éd. revue et augmentée, Gallimard, 1952, p. 175 sq., ainsi que, dans le même ouvrage, les pages concernant les techniques hitlériennes de manipulation, pp. 357-368.

de complément viril — motif pour lequel elle préfère être dominée par un vrai mâle que dominer une lavette¹⁴ —, la masse préfère elle aussi le dominateur à la chiffre molle et est intrinsèquement plus satisfaite¹⁵ par une doctrine qui n'en tolère aucune autre auprès d'elle que par l'octroi de cette dite liberté dont se gargarisent nos libéraux. D'autant que, de cette liberté, la masse ne sait la plupart du temps guère quoi en faire, et elle en vient à en éprouver un sentiment d'abandon¹⁶. N'ayant absolument aucune idée de la folie qui sous-tend la doctrine de la Social-démocratie, elle a aussi peu conscience du terrorisme intellectuel éhonté auquel celle-ci la soumet que des violences infligées à son libre arbitre. Polarisée sur la force sans retenue et la brutalité dont la Social-démocratie sait faire usage pour imposer ses vues, elle finit toujours par filer doux.

Si toutefois vient s'opposer à la Social-démocratie une doctrine d'une véracité supérieure et utilisant la même brutalité pour s'imposer, la victoire sera au bout même si la lutte doit être des plus rudes.

Il ne s'était pas écoulé deux années que j'avais découvert en quoi résidaient les fondements doctrinaux et l'appareil technique¹⁷ de la Social-démocratie.

J'avais tout compris de l'infâme terrorisme intellectuel qu'exerce ce mouvement — surtout sur la bourgeoisie, incapable de faire front tant moralement que psychiquement à une telle offensive — en soumettant sur un simple signal l'adversaire lui paraissant le plus redoutable à un feu roulant de mensonges et de calomnies, jusqu'à ce que les agressés, à bout de nerfs et espérant qu'on les laissera enfin en paix, capitulent devant ceux que pourtant ils détestent.

Mais la paix, ces insensés sont loin de l'avoir pour autant trouvée.

Le scénario se renouvelle et se reproduira jusqu'à ce que la peur du féroce roquet¹⁸ vire, par suggestion, à la paralysie.

Ayant de par sa propre expérience¹⁹ une parfaite connaissance de la valeur de la force, la Social-démocratie se lance essentiellement à l'assaut de ceux chez lesquels elle flaire la présence de cet attribut par ailleurs si rare. Inversement, elle vante les mérites de tout avorton du bord adverse, tantôt avec prudence, tantôt de façon plus soutenue, selon le niveau intellectuel qu'elle présume ou reconnaît chez lui.

¹⁴ Sur la conception nazie de la femme, je renvoie à Rita Thalmann, *Être femme sous le troisième Reich*, Laffont, 1982 ; C. Koonz, *Les Mères-patrie du troisième Reich*, Lieu Commun/Histoire, 1989, ainsi qu'à ma conférence de mai 1990 à la Faculté de droit et de science politique de Clermont-Ferrand, reprise in *Le Défi de la mémoire*, Éd. Tarmeye, 1992, pp. 43-60.

¹⁵ « *befriedigt* », au sens sexuel du terme ; voir Wilhelm Reich, *La Psychologie de masse du fascisme* (1933), Payot, 1998.

¹⁶ D'où un syndrome névrotique qui la pousserait à une recherche de sécurité affective par fusion avec un « homme providentiel » (voir D. Guérin, *Fascisme et grand capital*, op. cit., pp. 65-67), quitte à baigner dans le masochisme ; cf. Gérard Mendel, *De Faust à Ubu*, L'Aube, 1996, p. 131 : « En votant pour Hitler, les Allemands se refaisaient (comme on dit : se refaire une santé) une identité psychologique même si malheureusement celle-ci se trouvait être de nature archaïque ».

¹⁷ Emprunt au vocabulaire marxiste.

¹⁸ Peut-être une réminiscence du *Faust* de Goethe où le Diable (Méphistophélès) apparaît au célèbre docteur sous la forme d'un « barbet noir » (première partie, scène « cabinet d'étude ») ? On sait que dans l'inconscient collectif germanique tel que le cristallisent nombre d'expressions à l'œuvre dans la langue, le chien (*der Hund*) symbolise fréquemment le mal : « *auf den Hund kommen* » = sombrer dans la misère ; « *auf den Hund bringen* » = causer la perte de ; « *ganz auf dem Hund sein* » = être au plus bas ; « *vor die Hunde gehen* » = courir au désastre ; « *schlafende Hunde wecken* » = remuer la merde.

¹⁹ Allusion à la répression dont avaient été victimes les socialistes en Autriche de 1866 à 1896 (cf. Jacob L. Talmon, *Die Geschichte der totalitären Demokratie*, vol. 3, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2013, p. 198) ainsi qu'en Allemagne (« Lois d'exception » bismarckiennes de 1878 reconduites jusqu'en 1890).

Elle craint moins un génie atone et sans volonté qu'une nature vigoureuse, quand bien même celle-ci ne serait-elle pas très futée.

Ceux qu'elle porte avec le plus d'insistance aux nues, ce sont les êtres faibles à la fois physiquement et intellectuellement²⁰.

Elle s'y entend à faire croire que c'est le seul moyen pour que règne la tranquillité alors que, dans le même temps, elle occupe — avec une prudence raffinée mais néanmoins sans discontinuer — position sur position, tantôt par le biais d'un insidieux chantage, tantôt en s'en emparant de façon expéditive dans les moments où l'attention générale est braquée sur d'autres préoccupations dont elle ne veut pas être détournée ou alors juge la cause trop insignifiante pour la monter en épingle et risquer par-là même d'exciter le méchant adversaire²¹.

Il s'agit d'une technique basée sur une juste évaluation des faiblesses humaines dans leur ensemble et dont le résultat quasi mathématique débouchera forcément sur une victoire pour peu que la partie adverse ne s'emploie pas à combattre les gaz toxiques par les gaz toxiques²².

Aux natures fragiles, il conviendra d'expliquer que, en la circonstance, l'enjeu est l'être ou le non-être²³.

²⁰ Cf. F. Nietzsche, *L'Antéchrist*, (*Der Antichrist*, 1894), fin de la section 57 : « *Wen hasse ich unter dem Gesindel von heute am besten ? Das Sozialisten-Gesindel, die Tschandala-Apostel, die den Instinkt, die Lust, das Genügsamkeits-Gefühl des Arbeiters mit seinem kleinen Sein untergraben, - die ihn neidisch machen, die ihn Rache lehren [...]* » / « *Qui hais-je le plus parmi la canaille d'aujourd'hui ? La canaille socialiste, les apôtres tchandala qui minent l'instinct, le plaisir, le sentiment de contentement que le travailleur retire de son humble existence, - qui le rendent envieux, qui lui enseignent qu'il doit prendre sa revanche [...]* ». Relevons que le mot « tchandala », qui désigne dans l'organisation sociale hindouiste « la lie du peuple », signifie en sanskrit « qui se nourrit de chien » (cf. note 17).

²¹ Comment ne pas penser ici à l'occupation par la *Wehrmacht* de la zone rhénane démilitarisée (7 mars 1936, cf. T. Feral, *Le « nazisme en dates*», L'Harmattan, 2010, pp. 246-247), à l'« Accord de Munich » (29-30 septembre 1938, cf. *ibid.*, pp. 287-290), ou encore à l'invasion de la « Tchéquie » (14-15 mars 1939, cf. *ibid.*, pp. 297-301) ?

²² Voilà donc le socialisme présenté comme une nuée délétère. Il conviendra dans un premier temps de neutraliser les agents pollueurs de l'« âme raciale » (*Rassenseele*) germanique puis, dans un deuxième temps, de procéder à l'éradication du virus à l'origine de cette pollution, c'est-à-dire — ce que réaffirmera encore Hitler dans son *Testament* (cf. T. Feral, *Le « nazisme en dates* », *op. cit.*, p. 445) — « *l'empoisonneur mondial de tous les peuples, le judaïsme international* ». Il y a donc bien dans le délire paranoïaque hitlérien une « logique » de l'élimination dans laquelle le « gaz » prend sa place. En France, le chirurgien et biologiste Alexis Carrel, prix Nobel de médecine 1912, n'hésitera pas à écrire une décennie plus tard dans son best-seller *L'Homme, cet inconnu* (Plon, 1935, fin du chap. 12) : « *[La société] doit se protéger contre les éléments qui sont dangereux pour elle [...]. Peut-être faudrait-il supprimer les prisons. Elles pourraient être remplacées par des institutions plus petites et moins coûteuses. Le conditionnement des criminels les moins dangereux par le fouet ou par quelque autre moyen plus scientifique [...] suffirait probablement à assurer l'ordre. Quand à ceux qui ont tué, qui ont volé à main armée, qui ont enlevé des enfants, qui ont dépouillé les pauvres, qui ont gravement trompé la confiance du public, un établissement euthanasique, pourvu de gaz appropriés, permettrait d'en disposer de façon humaine et économique* ». Il suffit donc qu'une propagande savamment orchestrée affirme que les communistes, les socialistes, les intellectuels progressistes, les prêtres, les juifs, etc., trompent la confiance du public et sont coupables d'agissements criminels pour que se trouve justifiée leur soustraction de la sphère sociale : soit par le camp de concentration, soit par la chambre à gaz (cf. T. Feral, *La Mémoire féconde*, L'Harmattan, 2003, pp. 80-82) ! En Allemagne, ce sera notamment l'hebdomadaire *Der Stürmer*, édité à partir de 1923 à Nuremberg par Julius Streicher, qui se chargera d'une telle propagande (cf. Ralph Keyzers, *Der Stürmer*, L'Harmattan, 2012), mais aussi ultérieurement l'école (cf. Ralph Keyzers, *L'Enfance nazie*, L'Harmattan, 2013), sans oublier les livres pour enfants (cf. Ralph Keyzers, *L'Intoxication nazie de la jeunesse allemande*, L'Harmattan, 2011).

²³ « *Sein oder Nichtsein* » ; Hitler reprend la traduction de « *To be or not to be* » (*Hamlet*, III/1) par August Wilhelm von Schlegel (1798), laquelle fera école durant deux siècles. Cette traduction est

Tout aussi clairement m'apparut la portée de la terreur physique qui s'exerce sur l'individu isolé face à la masse²⁴.

Ici encore, juste appréciation de l'effet psychologique produit²⁵.

La terreur sur le lieu de travail, à l'usine, dans les salles de réunion et pendant les manifestations, sera toujours couronnée de succès tant que ne viendra pas s'y opposer une terreur d'une ampleur équivalente.

Évidemment, le parti social-démocrate ne manquera pas alors de pousser des cris d'orfraie ; bien qu'ayant depuis des lustres affiché son mépris de l'autorité de l'État, il fera appel avec force glapissements à celle-ci pour, le plus souvent et profitant de la confusion générale, parvenir effectivement à son but. Et comme de juste, il se trouvera toujours quelque abruti de haut fonctionnaire qui, espérant béatement s'attirer les bonnes grâces ultérieures de cet antagoniste redouté, viendra l'aider à briser ceux qui s'efforcent de contrer cette peste universelle.

À quel point l'engeance social-démocrate influe sur l'état d'esprit de la grande masse — tant chez ses partisans que chez ses adversaires —, seul est à même d'en prendre la pleine mesure celui qui a une connaissance non pas livresque mais vécue de la réalité psychique d'un peuple. En effet, tandis que dans les rangs des partisans chaque victoire acquise est interprétée comme un triomphe du bien-fondé de la cause qu'ils ont embrassée, les adversaires en déconfiture désespèrent quant à eux de réussir un jour à gagner la partie et, dans la plupart des cas, renoncent à toute résistance.

Plus je découvris les méthodes terroristes de la Social-démocratie — notamment sur le plan physique —, plus j'éprouvai d'indulgence envers les centaines de milliers d'individus qui en étaient victimes.

Je ne dirai jamais assez combien je suis redevable aux années de souffrance que j'ai connues à l'époque d'avoir retrouvé le giron de ma communauté raciale populaire et d'avoir appris à faire la différence entre les corrupteurs et leurs proies.

Il ne saurait être de terme plus approprié que celui de « proies » pour désigner les produits de cette corruption humaine. Car si je m'efforçais maintenant de caractériser en quelques images l'existentialité de ces classes « au fond du gouffre », il conviendrait pour être exhaustif que je certifie avoir malgré tout trouvé dans ces profondeurs quelques rais de lumière²⁶ sous la forme d'une abnégation peu commune, d'une camaraderie à toute épreuve, d'une tempérance extraordinaire et d'une décence empreinte de modestie, surtout chez les ouvriers déjà d'un certain âge. Chez ceux de la jeune génération, ces vertus étaient certes devenues de plus en plus rares, ne serait-ce qu'en raison de l'influence générale exercée sur eux par la grande ville ; néanmoins, il s'en trouvait là encore bon nombre chez qui le sang foncièrement sain qui coulait en leurs veines²⁷ prédominait sur les infamies qui

aujourd'hui critiquée en raison de la substantivation opérée par le célèbre romantique qui fit de Shakespeare « un classique du théâtre allemand » (J.F. Angelloz) ; en effet, elle ferait dériver la formule vers une simple question matérielle « de vie ou de mort » ; on lui préfère désormais « *Zu sein oder nicht zu sein* », qui replace l'interrogation au niveau ontologique.

²⁴ Voir à ce propos Elias Canetti, *Masse et puissance (Masse und Macht)*, 1960).

²⁵ Le psychiatre et psychanalyste Carl Gustav Jung — dont on sait la proximité avec le nazisme jusque vers 1936 — écrira en 1934 (in *Wirklichkeit der Seele*, Zurich, Rascher, chap. « *Vom Werden der Persönlichkeit* ») (De la construction de la personnalité) : « *Der Mensch ist von Natur aus so organisiert, daß er zu seiner Entfaltung gezwungen werden muß [...]. Ohne Zwang [...] wird niemand eine Persönlichkeit* » / *L'être humain est par nature ainsi organisé qu'il ne s'épanouira que si on l'y contraint [...]. Sans contrainte [...], personne ne se construit une personnalité.*

²⁶ Cf. *Évangile selon Saint Jean* 1/5 : « [...] *et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée. Un homme parut envoyé de Dieu [...] pour rendre témoignage à la lumière* ».

empoisonnent la vie²⁸. Si ces braves gens, malgré leur grandeur d'âme, en venaient à rejoindre politiquement — et par-là même à contribuer à renforcer — les rangs des ennemis mortels de notre ethnicité, cela était dû au fait qu'ils n'avaient pas compris et étaient incapables de comprendre l'infamie de la nouvelle doctrine, que personne ne s'était donné la peine de se soucier de leur sort, et enfin que les rapports sociaux finissaient par avoir raison de la volonté éventuellement encore présente en eux de lutter contre²⁹. C'est la misère dans laquelle ils semblaient un jour d'une façon ou d'une autre qui les poussait dans le camp de la Social-démocratie³⁰.

Vu la persistance de la bourgeoisie à s'opposer avec une maladresse et une amoralité extrêmes aux revendications pourtant communément³¹ reconnues comme légitimes d'un point de vue humain — et ce, souvent sans tirer ou pouvoir espérer un quelconque profit d'une telle attitude —, même l'ouvrier le plus honnête se trouvait incité à passer de la simple appartenance syndicale au militantisme politique.

Il ne fait nul doute que, à l'origine, des millions d'ouvriers étaient en leur for intérieur hostiles au Parti social-démocrate ; mais leur résistance fut balayée par l'absurde obstination des partis bourgeois à prendre systématiquement position contre toute revendication d'ordre social. C'est ce refus tout bonnement borné de la moindre tentative pour améliorer les conditions de travail, équiper les machines de dispositifs de sûreté³², mettre un terme au travail des enfants, assurer la protection de la femme — au moins durant les mois où elle porte en son sein le futur membre de notre communauté raciale populaire³³ —, qui a contribué à acculer les masses dans les

²⁷ « *das vorhandene kerngesunde Blut* » ; traduire par « *une nature foncièrement saine* » (cf. < <http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampffra> >, p. 24) constitue une grave édulcoration, la notion de « sang sain » étant centrale dans l'idéologie hitlérienne.

²⁸ Écho du vitalisme nietzschéen : dans son troisième discours (*Des visionnaires de l'au-delà / Von den Hinterweltlern*), Zarathoustra condamne avec véhémence tous les dogmes « artificiels » et « maladifs » qui, sous prétexte de faire le bonheur des hommes, s'ingénient à les détourner du « corps sain [qui] parle du sens de la terre » (*Hört mir lieber, meine Brüder, auf die Stimme des gesunden Leibes [...] ; der gesunde Leib [...] redet vom Sinn der Erde*) ; cf. également *Prologue de Zarathoustra 3 / Zarathustras Vorrede 3* : « *Je vous en conjure, mes frères, restez fidèles à la terre et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espairs supraterrrestres ! Ce sont des empoisonneurs...* » (*Ich beschwöre euch, meine Brüder, bleibt der Erde treu und glaubt denen nicht, welche euch von überirdischen Hoffnungen reden ! Es sind Giftmischer...*).

²⁹ Cf. K. Marx, *Sixième thèse sur Feuerbach* : « *L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu singulier. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux* » (*Das Wesen des Menschen ist kein dem einzelnen Individuum innewohnendes Abstraktum. In seiner Wirklichkeit ist es das Ensemble der gesellschaftlichen Verhältnisse*).

³⁰ C'est exactement ce qui se passera pour le mouvement national-socialiste sous la République de Weimar ; voir par exemple à ce propos *Petit homme, que faire maintenant ? (Kleiner Mann, was nun?)*, 1932) de Hans Fallada, *Les Sous-hommes (Untermenschen)*, 1933) de Walter Kolbenhoff, ou encore les films réalisés entre 1929 et 1932 par Phil (Piel) Jutzi.

³¹ Allusion aux lois sociales promulguées en Allemagne (Bismarck), en Angleterre et — dans une moindre mesure — en France. Hitler n'évoque pas le comte Eduard Taaffe (1833-1895) qui, loin d'avoir été un démocrate (contrôle de la presse, surveillance policière du mouvement ouvrier), avait cependant imposé en tant que premier ministre quelques réformes sociales (réglementation du temps de travail, repos du dimanche, couverture maladie et accident) et œuvré pour le suffrage universel, ce qui lui avait valu la haine des nationalistes radicaux autrichiens et son renvoi par l'empereur François-Joseph en 1893 (Cf. Philipp Charwath, *Der Untergang einer mittelmäßigen Macht, die Großmacht sein wollte*, epubli/google books, 2010, pp. 244-246).

³² Il était alors courant que les ouvriers soient gravement blessés voire estropiés par les machines sur lesquelles ils travaillaient. Employé aux « Assurances ouvrières contre les accidents pour le royaume de Bohême » de 1908 à 1922, Franz Kafka se préoccupera de la question et proposera même un système pour empêcher que les doigts ne soient tranchés par les dégauchisseuses (cf. Klaus Wagenbach, *Kafka par lui-même*, Seuil, 1968, pp. 82-85).

³³ « *Volksgenossen* » ; le point 4 du « Programme de la NSDAP » de février 1920 stipulait : « Ne peut être citoyen de l'État (*Staatsbürger*) que celui qui est membre de la communauté raciale populaire

rets de la Social-démocratie, laquelle faisait ses choux gras de toute manifestation de cette mentalité déplorable. Jamais notre bourgeoisie « politicienne » ne pourra réparer ce dont elle s'est rendue coupable. De fait, par sa résistance à toutes les tentatives pour en finir avec les dysfonctionnements sociaux, elle a semé la haine ; par sa façon d'agir, elle a témoigné du bien-fondé de ce qu'affirmaient les ennemis mortels de notre ethnicité dans son ensemble, à savoir que seul le Parti social-démocrate défendait les intérêts des forces productives³⁴.

C'est donc en premier lieu la bourgeoisie qui a créé l'assise morale justificatrice de l'existence effective des syndicats dont la centrale confédérale constitue depuis toujours³⁵ le rabatteur le plus efficace du Parti social-démocrate.

Durant mes années d'apprentissage à Vienne, j'avais été contraint — bon gré mal gré — de prendre position sur la question des syndicats.

Du fait que je les considérais comme structurellement indissociables du Parti social-démocrate, mon verdict avait été hâtif — et erroné³⁶.

Évidemment, je les rejetais radicalement.

Mais concernant cette question infiniment importante, le destin là encore me dessilla les yeux.

Il allait en résulter un bouleversement de mon jugement initial.

C'est à vingt ans que j'appris à faire la distinction entre le syndicalisme comme moyen pour défendre collectivement les droits sociaux des travailleurs et conquérir pour chacun d'entre eux de meilleures conditions d'existence, et le syndicalisme tel que l'instrumentalisait le parti de la lutte politique des classes.

Cette instrumentalisation — clé de sa réussite —, c'est grâce à son intelligence de l'énorme importance qu'il convenait d'accorder au mouvement syndical que la Social-

(*Volksgenosse*) ; ne peut être membre de la communauté raciale populaire que celui qui est de sang allemand [...]. C'est la raison pour laquelle un Juif ne peut être membre de la communauté raciale populaire ». C'est par ce terme que Hitler débutera ses discours publics dès le début des années vingt (cf. Erhard Klöss, *Reden des Führers. Politik und Propaganda Adolf Hitlers 1922-1945*, Munich, DTV, 1967).

³⁴ « *Das schaffende Volk* » ; Hitler reprend la terminologie marxiste qui nomme ainsi les classes laborieuses exploitées par le grand capital. Sous le troisième Reich, le syntagme désignera la « communauté populaire productive » où tous les Allemands, unis par le même sang et ayant dépassé les antagonismes de classes, étaient censés participer en une totale abnégation à la construction de l'avenir de la grande Allemagne (cf. l'exposition « *schaffendes Volk* », Düsseldorf, 1937) ; à partir du 26 janvier 1938, tout homme en bonne santé sans emploi sera considéré comme « rétif au travail » (*arbeitsscheu*) et condamné à purger une peine en camp de concentration. À la « communauté populaire productive » aryenne, les nazis opposaient la « communauté des profiteurs/ exploités » (*das raffende Volk*) de la « juiverie internationale » (*Weltjudentum*) qu'il convenait de détruire (voir les propos meurtriers d'Alfred Rosenberg dans ses ouvrages : *Die Spur des Juden im Wandel der Zeiten*, Munich, Deutscher Volksverlag, 1920 ; *Der staatsfeindliche Zionismus auf Grund jüdischer Quellen erläutert*, Hambourg, Deutschvölkische Verlagsanstalt, 1922 ; *Die internationale Hochfinanz als Herrin der Arbeiterbewegung in allen Ländern*, Munich, Deutscher Volksverlag, 1925).

³⁵ Entendons 1892, date de la fondation de la « Commission provisoire des syndicats d'Autriche » (*Provisorische Kommission der Gewerkschaften Österreichs*) dont le premier congrès eut lieu l'année suivante ; à partir de 1895 — elle regroupait alors quelque 800 organisations corporatives pour 100 000 adhérents —, la « Commission » fut transformée en confédération par son président, le social-démocrate Anton Hueber (1861-1935) ; remarquablement organisée, elle verra ses effectifs passer à 500 000 en 1907 et dès lors sans cesse augmenter.

³⁶ En effet, le mouvement syndical autrichien ne se résumait pas à la Social-démocratie. Il existait depuis 1891 un syndicalisme chrétien qui, depuis 1907, soutenait les industriels et les agrariens, ainsi que, depuis 1906, un mouvement syndical nationaliste germano-autrichien appelé « Commission syndicale allemande » que certains historiens n'hésitent pas à considérer comme étant à la source de ce qui deviendra le national-socialisme (cf. Andrew Gladding Whiteside, *Austrian National Socialism before 1918*, La Haye, Nijhoff, 1962 ; Ernst Hanisch, « Zur Frühgeschichte des Nationalsozialismus in Salzburg », *Mitteilungen der Gesellschaft für Salzburger Landeskunde*, 117/1977, pp. 371-410).

démocratie l'avait concrétisée. En ne comprenant pas cela, la bourgeoisie y avait perdu sa position politique. Croyant par son « niet » plein de suffisance tordre le cou à une évolution logique, elle n'avait en réalité fait que contraindre celle-ci à s'engager dans une voie illogique. En effet, il est absurde et de surcroît totalement faux de considérer que tout mouvement syndical est par essence antipatriotique. C'est même le contraire qui est vrai. Quand l'activité syndicale a pour but et impose une amélioration des conditions d'existence d'une classe qui représente un des piliers majeurs de la nation, loin de nuire à la patrie ou à l'État, elle sert « la cause nationale » au sens le plus vrai du terme puisqu'elle aide à créer les présupposés sociaux sans lesquels une éducation nationale généralisée est impensable. Et ce n'est pas son moindre mérite que de contribuer à restaurer sur un plan général la santé de notre corps communautaire en s'employant à combattre les ravages sociaux du cancer qui le mine et en s'attaquant à ses agents pathogènes, tant physiques que psychiques.

Il est donc parfaitement superflu de poser la question de savoir si le syndicalisme est nécessaire.

Tant que le patronat comptera dans ses rangs des individus dont le sens social est limité voire qui sont dénués de tout sentiment de justice et d'équité, ceux qu'ils emploient — et qui pour autant n'en appartiennent pas moins à notre ethnicité³⁷ — auront non seulement le droit mais aussi le devoir d'assurer la défense du bien de la collectivité face à la cupidité ou à la déraison d'un seul³⁸ ; en effet, la préservation du principe de bonne foi³⁹ au sein du corps communautaire relève d'un enjeu national, exactement au même titre que la préservation de sa santé raciale.

Or l'un comme l'autre sont gravement mis en péril par ces chefs d'entreprise indignes qui se désolidarisent délibérément de leur congrégation raciale populaire⁴⁰.

³⁷ La démagogie nazie insistera toujours sur le fait que l'ouvrier qui est « du même sang » que son patron peut prétendre à être considéré comme l'égal de son patron. Ce « chantage au socialisme » sera superbement dénoncé par le philosophe communiste Georges Politzer, fusillé le 23 mai 1942 au Mont-Valérien ; cf. *Politzer contre le nazisme – Écrits clandestins février 1941*, Messidor/Éditions sociales, 1984, p. 55 : « *M. Krupp von Bohlen s'adresse à l'ouvrier et lui dit : „ nous sommes du même sang toi et moi ”. Et si l'ouvrier le croit, s'il ne se sent plus d'une autre classe, mais de la même race, s'il se sent uni avec M. Krupp von Bohlen, alors l'unification de la société s'est réalisée, le mystère du sang s'est accompli* » ; voir également pp. 125-126 : « *Les chefs racistes ont cherché, à l'usage des masses, une „philosophie sociale” avec des idées obscures et confuses. M. Rosenberg dit lui-même (Blut und Ehre, t. II, pp. 256-257) qu'ils ont opposé à l'idée de classe l'idée de „l'honneur national”. La race remplaçant la classe ; le sentiment de l'unité de race remplaçant la conscience de classe, l'honneur d'être du même sang que M. Krupp faisant oublier qu'on est exploité par lui ; l'âme raciale, que l'État hitlérien modèle à son gré, remplaçant la raison : voilà l'idéal des chefs racistes, en matière d'éducation populaire* ».

³⁸ Le point 10 du « Programme de la NSDAP » de février 1920 précisait : « *L'activité d'un individu n'a pas le droit de contrevenir aux intérêts de la collectivité mais doit obligatoirement s'exercer dans le cadre communautaire pour le bénéfice de tous* » ; d'où le concept juridique nazi de *Gemeinnützigkeit* (utilité communautaire) qui imposait d'asservir la moindre initiative individuelle à un prétendu intérêt général (*Gemeinnutz*) correspondant en réalité aux projets dictatoriaux et impérialistes du régime.

³⁹ Dans le Droit naturel, respect mutuel et fraternel entre les membres d'une même communauté afin que soit assurée sa cohésion. Dans son *Traité des devoirs (De Officiis)*, Livre Premier / Chap. VII, Cicéron érige la « bonne foi » en « fondement de la justice » (*Fundamentum autem est iustitiae fides*) et dénonce dans la foulée tous ceux qui « se portent à commettre l'injustice pour satisfaire à leur cupidité, la plus insatiable et la plus injuste des passions ». Le terme juridique allemand est « *Treu und Glauben* » ; les nazis en donneront une interprétation perdue en en faisant une exigence de loyauté absolue envers le *Führer (Treue)* et de foi totale en son infaillibilité (*Glaube*) ; toute transgression se soldait par un séjour en camp de concentration et dans les cas les plus graves par une condamnation à mort (cf. T. Feral, *Justice et nazisme*, L'Harmattan, 1997).

⁴⁰ « *Volksgemeinschaft* » ; pour les nazis, la communauté raciale populaire (*Volk*, cf. n. 9 et 32) vue en tant qu'entité mystique où les individus sont amalgamés par une foi commune ; cf. A. Hitler : « *Certes,*

Les actes néfastes qu'ils commettent par cupidité ou incivisme engendrent des dommages lourds de conséquences pour l'avenir.

Éliminer les causes d'une telle évolution signifie donc bien mériter de la nation, mais sûrement pas le contraire.

Que l'on ne vienne pas nous raconter qu'il appartient à chaque individu de tirer librement les conséquences d'une injustice dont il a été réellement victime ou dont il présume avoir été victime, et de réagir alors à titre personnel. Non ! Une telle allégation doit être considérée comme une feinte destinée à brouiller les cartes⁴¹. La vraie question, c'est de savoir si l'éradication des processus néfastes qui entravent le progrès social relève de l'intérêt de la nation ou pas. Si la réponse est oui, alors le combat doit être livré avec les armes qui offrent toutes les chances de remporter la victoire. Toutefois, l'ouvrier isolé ne parviendra jamais à s'imposer face à la puissance d'un grand patron sachant qu'il ne s'agit pas en l'occurrence de faire triompher une règle supérieure de droit — car si celle-ci était admise, il n'y aurait alors aucune raison que le conflit existe —, mais bel et bien de triompher d'une puissance supérieure. Si tel n'était pas le cas, le sens de la justice qui se manifesterait suffirait à lui seul à mettre honnêtement un terme au conflit, ou plus exactement, on n'en viendrait jamais à ce conflit⁴².

Non ! Quand des hommes se voient contraints de résister aux traitements indignes et antisociaux qu'on leur inflige, c'est toujours le plus fort qui remporte le combat, et il en sera ainsi tant que n'auront pas été créées les instances législatives et judiciaires indispensables pour éliminer l'injustice. Il est donc par-là même évident que pour ne pas devoir renoncer d'emblée à toute chance de victoire face à la personne unique qui concentre entre ses mains toute la puissance de l'entreprise, seule la constitution d'un bloc unique regroupant massivement les employés permettra de damer le pion à l'employeur.

Ainsi l'organisation syndicale est-elle à même de conduire à un renforcement de la pensée sociale dont les répercussions pratiques sur la vie quotidienne neutraliseront les constants facteurs déclenchants de mécontentements et de doléances.

Que l'on n'en soit pas là, la faute en est pour une bonne part imputable à ceux qui se sont acharnés à entraver la mise en place d'une législation propre à remédier aux dysfonctionnements sociaux ou y ont coupé court par le biais de leur influence politique.

Et tandis que la bourgeoisie politique ne comprenait pas — ou plutôt se refusait à comprendre — la signification du syndicalisme et se raidissait dans sa résistance, la Social-démocratie quant à elle prenait en charge le mouvement tant contesté. Avec

l'Église a été quelque chose autrefois. À présent, nous sommes ses héritiers, nous sommes nous aussi une Église » (cit. in Hermann Rauschnig, *Hitler m'a dit*, Paris, Coopération, 1939, p. 69). Sous le troisième Reich, se mettre d'une quelconque façon en marge de la congrégation raciale populaire sera considéré comme un crime d'apostasie passible de la peine de mort.

⁴¹ Dans l'idéologie nationale-socialiste, l'individu n'existe pas ; cf. A. Hitler : « *Le Parti joue le rôle de la société d'autrefois [...]. Le Parti embrasse tout. Il règle l'existence dans tous les sens et dans tous les domaines. Nous devons donc prévoir des cadres dans lesquels s'insèrera la vie entière de chaque individu. Tous ses gestes et tous ses besoins doivent être réglés et satisfaits par la communauté, dont le Parti est l'expression. Il n'y a plus de libre arbitre [...]; l'individu ne s'appartient plus* » (in Hermann Rauschnig, *op. cit.*, p. 217).

⁴² Cf. *Michael Kohlhaas* de Heinrich von Kleist (1810) : un fermier porte plainte contre son seigneur qui s'est indûment approprié deux de ses chevaux ; tous les recours légaux échouant, il se venge alors par le feu et le sang. Les nazis se revendiqueront du roman pour exalter « la légitime défense en tant que droit » (*Notwehr als Recht*) afin de justifier leurs exactions, notamment envers les juifs, ainsi que leur politique impérialiste (cf. l'exposition de 2008 consacrée à ce thème au musée Kleist de Neuhausen / Brandebourg). *Notwehr als Recht* est le titre du chapitre terminal de *Mein Kampf*.

prévoyance, elle se dota par-là même d'une base de masse solide qui, aux heures critiques, se révélera comme étant un soutien extrêmement efficace⁴³. Bien sûr, le syndicalisme y perdit progressivement sa raison d'être initiale pour s'orienter vers de nouveaux objectifs.

À aucun moment la Social-démocratie n'eut l'intention de maintenir dans sa fonction originelle le mouvement professionnel dont elle s'était emparée.

Non, tel n'était vraiment pas son propos.

En quelques décennies, l'outil conçu pour aider à la défense des droits sociaux des travailleurs se transforma entre ses mains expertes en un instrument de démolition de l'économie nationale. Dans ce processus, l'intérêt de la classe laborieuse fut le cadet de ses soucis. De fait, l'emploi de moyens de pression économiques permet d'exercer un chantage permanent aussi sur le plan politique pour peu que l'absence totale de conscience morale des manipulateurs n'ait d'égale que la moutonnerie stupide des masses⁴⁴.

Ce qui était le cas.



À l'arrivée du nouveau siècle, il y avait belle lurette que le mouvement syndical avait cessé d'être au service de sa cause première. Les années passant, il avait été complètement satellisé par les politiciens de la Social-démocratie pour finalement ne plus être utilisé que comme le bélier de la lutte des classes. Sa fonction était de faire s'effondrer définitivement sous ses assauts répétés l'ensemble de l'édifice économique péniblement édifié et ce, dans le dessein de faire subir — après l'avoir privé de son infrastructure économique — le même sort à l'édifice de l'État. Il fut de moins en moins question de défendre les besoins concrets de la classe ouvrière, puis on en vint par stratégie politique à ne plus considérer comme souhaitable de remédier à la détresse sociale et culturelle des masses afin de ne pas courir le risque que celles-ci, une fois leurs revendications satisfaites, ne soient désormais plus disposées à se laisser docilement manœuvrer en tant que troupes de combat.

La perspective d'une telle évolution, qu'ils appréhendaient par-dessus tout, plongea les dirigeants de la lutte des classes dans une telle angoisse qu'ils finirent par carrément refuser toute amélioration sociale — même indéniablement salutaire —, voire par s'y opposer radicalement.

Et pour autant, ils n'avaient nullement à s'inquiéter de justifier un comportement aussi invraisemblable.

En se livrant à une surenchère des revendications, la possibilité qu'elles soient satisfaites devenait si mince et si irréaliste que la Social-démocratie pouvait à tout instant persuader les masses que, en regard des droits les plus sacrés auxquels elles pouvaient prétendre, le peu ridicule qu'on leur concédait n'était qu'une tentative diabolique pour affaiblir à moindres frais — et si possible paralyser — la combativité de la classe ouvrière. En considération de la faible capacité des masses à réfléchir, on ne s'étonnera pas du succès du procédé.

Le camp bourgeois était scandalisé par l'évidente hypocrisie de la tactique social-démocrate, sans toutefois en tirer les moindres conclusions pour orienter sa propre

⁴³ Allusion au rôle que jouera la Confédération allemande générale des syndicats (*Allgemeiner Deutscher Gewerkschaftsbund* = ADGB) sous la République de Weimar (plus de 8 millions d'adhérents), notamment en déclenchant en mars 1920 la grève générale contre le putsch d'extrême droite Kapp-Lüttwitz (cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates, novembre 1918 - novembre 1945*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp.30-31).

⁴⁴ Le machiavélisme de Hitler dans toute sa splendeur ; on sait que celui-ci avait « lu et relu *Le Prince* » ; Voir Hermann Rauschning, *op. cit.*, p. 299 sq.

action. Il aurait pourtant été de son devoir de s'efforcer de profiter au maximum de l'angoisse éprouvée par la Social-démocratie à l'idée que la classe ouvrière puisse effectivement échapper à l'abîme de misère culturelle et sociale dans lequel elle avait jusqu'alors vécu pour œuvrer justement dans ce sens, et par-là même arracher des mains des représentants de la lutte des classes l'instrument qui faisait leur force. Mais cela ne se produisit pas.

Au lieu de se lancer à l'assaut des positions adverses, le camp bourgeois préféra s'aplatir et adopter un profil bas pour finalement recourir à des expédients futiles qui d'une part s'avèrent inefficaces parce que mis trop tardivement en œuvre, d'autre part furent faciles à blackbouler parce que présentant un intérêt parfaitement négligeable.

Donc, pour parler vrai, rien ne changea, si ce n'est le mécontentement qui, lui, ne cessait d'augmenter.

Tel l'inquiétant nuage précurseur d'orage, le « Syndicat Libre »⁴⁵ avait dès lors envahi l'horizon politique et faisait peser sa menace sur l'existence des individus.

Il incarnait un des plus redoutables instruments du terrorisme contre la sécurité et l'indépendance de l'économie nationale, la stabilité de l'État et la liberté individuelle.

On lui doit surtout d'avoir réduit le concept de démocratie à un slogan odieusement ridicule, d'avoir profané la liberté et bafoué la fraternité par sa mémorable injonction : « Et si tu ne veux pas être un camarade, on te défonce le crâne »⁴⁶.

C'est ainsi que je fis à l'époque connaissance avec ce grand ami de l'humanité. Avec le temps, mon opinion le concernant se précisa et gagna en pertinence, mais elle ne nécessita aucunement d'être reconsidérée.



Plus je progressai dans ma connaissance des pratiques déployées par la Social-démocratie, plus mon désir se fit pressant d'en percer les arcanes doctrinaux.

À cet égard, je n'avais à l'évidence pas grand-chose à espérer de la littérature officielle du parti. Lorsqu'elle traite des questions économiques, ce qu'elle prétend et cherche à démontrer est faux ; lorsqu'elle expose ses buts politiques, c'est un tissu de mensonges. De surcroît, j'éprouvais une profonde répugnance à me confronter à son style avocassier sous couvert de modernisme, ainsi qu'à sa façon d'exposer les choses. Ce n'est qu'un bafouillage constitué de phrases usant d'une profusion de mots flous ou incompréhensibles et dont la prétendue profondeur d'esprit relève en fait de l'absurdité. Il n'y a bien que la bohème qui se vautre dans la décadence des grandes villes⁴⁷ pour se sentir à l'aise et chez soi dans ce labyrinthe où s'égaré la raison et récolter dans le fumier de ce dadaïsme littéraire un « vécu intime », et ce, en jouant sur l'humilité proverbiale d'une partie de notre communauté populaire, laquelle s'évertue à flairer dans ce qu'il y a de plus incompréhensible pour elle des vérités d'autant plus profondes.

⁴⁵ « *Freie Gewerkschaft* » : nom générique des syndicats corporatifs dominés par le Parti social-démocrate.

⁴⁶ « *Und willst du nicht Genosse sein, so schlagen wir dir den Schädel ein* » ; cf. « *Und bist du nicht willig, so brauch' ich Gewalt* » (*Et si tu ne veux pas céder à ma volonté, je te fais violence*), termes utilisés dans le célèbre poème de Goethe par le *Roi des Aulnes (Erkönig)*, 1782) pour s'adresser à l'enfant qui refuse de s'abandonner à ses tentatives de séduction. Dans la version qu'en en donna Achim von Arnim en 1805, c'est la fille du Roi des Aulnes qui tente d'ensorceler le Seigneur Olof (*Herr Olof*) et le menace : « *Und willst du, Herr Olof, nicht tanzen mit mir, soll Seuch und Krankheit folgen dir* » (*Et si tu ne veux pas, Seigneur Olof, danser avec moi, épidémie et maladie seront sur toi*).

⁴⁷ Une des obsessions de Hitler ! Voir T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Toujours est-il que, en mettant en balance les contrevérités théoriques et l'absurdité de cette doctrine avec la réalité de ses actes, je parvins progressivement à me faire une image précise de ce qu'elle projetait au fond d'elle-même.

Durant mes heures de réflexion, je fus gagné par un sombre pressentiment ainsi que par une cruelle angoisse. Je me trouvais en présence d'une doctrine reposant sur l'égoïsme et la haine qui, si l'on s'en tenait aux lois mathématiques, était en mesure de remporter la victoire, mais qui ne pouvait que conduire l'humanité à sa perte.

Il est vrai que j'avais entre-temps appris à comprendre la relation existant entre cette doctrine destructrice et la nature d'un peuple dont je n'avais jusqu'alors pratiquement rien su.

Seule la connaissance de la juiverie — et elle seule — fournit la clé permettant de discerner les intentions intimes et par-là même réelles de la Social-démocratie.

Connaître ce peuple est le moyen infaillible pour ne plus se voiler la face quant à ce que manigance et représente le Parti social-démocrate, et des brumes et des brouillards de son verbiage⁴⁸ social surgit la figure grimaçante et sarcastique du marxisme.



Il m'est aujourd'hui difficile sinon impossible de dire quand le mot « Juif » commença à solliciter ma réflexion. Je n'ai aucun souvenir que ce mot ait été employé au domicile familial du vivant de mon père. Je crois que le vieux monsieur aurait considéré la façon particulière de prononcer ce terme comme une arriération mentale. Ce qu'il avait vécu au cours de son existence l'avait conduit à adopter une disposition d'esprit sensiblement cosmopolite qu'il avait conservée en dépit de ses opinions radicalement nationalistes⁴⁹ et qui avait déteint sur moi.

Durant ma scolarité, je n'avais pas trouvé matière à changer quoi que ce soit au point de vue qu'il m'avait transmis.

Au collège professionnel, j'avais connu un garçon juif que nous côtoyions tous avec circonspection, mais uniquement parce que nous n'avions qu'une confiance limitée en sa capacité à tenir sa langue, et ce, après que nous ayons été échaudés par différents incidents. Pour autant, je ne m'étais livré à aucune déduction, pas plus du reste que mes condisciples.

Ce n'est que vers quatorze-quinze ans qu'il me fut donné d'entendre fréquemment le mot « Juif », la plupart du temps dans le contexte de discussions politiques. Ce qui se disait alors m'inspirait une légère aversion et il m'était difficile de surmonter le sentiment déplaisant qui me gagnait lorsque j'assistais à des confrontations d'ordre confessionnel.

Mais à l'époque, la question juive⁵⁰ n'impliquait rien d'autre pour moi⁵¹.

⁴⁸ Chez Goethe (cf. n. 45), le Roi des Aulnes émerge du brouillard pour tenter d'appâter l'enfant par son discours plein de promesses. On sait aussi l'importance jouée par les nuées et les brouillards dans l'œuvre de Richard Wagner que Hitler affectionnait en tant que « la plus grande figure de prophète que le peuple allemand ait jamais possédée » (cit. in Hermann Rauschning, op. cit., p. 256).

⁴⁹ Voir à ce propos le commentaire de Lionel Richard in *D'où vient Adolf Hitler ?*, op. cit., pp. 38-42.

⁵⁰ Sur cette notion de « question », je renvoie à mon article in *Le Racisme, ténèbres des consciences*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 162 sq.

⁵¹ Sur l'origine de l'antisémitisme de Hitler, voir *Penser le nazisme*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 27 sq.

Il n'y avait que fort peu de Juifs à Linz⁵². Les siècles passant, leur apparence s'était européanisée et humanisée⁵³, si bien que je les tenais pour des Allemands.

C'était une illusion absurde dont je n'avais pas conscience car je réduisais ce qui faisait leur différence à leur appartenance à une confession étrangère à notre culture. Croyant que c'était là l'unique motif pour lequel ils avaient été de tout temps persécutés, il n'était pas rare que mon antipathie pour les propos qui leur étaient défavorables frise le dégoût.

Je ne soupçonnais encore nullement qu'il puisse exister une hostilité systématique à l'égard des Juifs.

C'est dans cet état d'esprit que j'étais arrivé à Vienne.

Impressionné par l'époustouflante richesse architecturale, accablé par la cruauté de mon propre sort, j'avais dans un premier temps négligé de m'intéresser à la stratification sociale de la mégapole. Bien que Vienne ait alors compté quelque deux cent mille Juifs pour deux millions d'habitants⁵⁴, je ne les voyais pas. Au cours des premières semaines, mes yeux et mon esprit n'avaient pas encore été de taille à affronter les assauts auxquels me soumettaient tant de valeurs et d'idées nouvelles. Ce n'est qu'après avoir progressivement recouvré mon calme et lorsque j'avais commencé à y voir plus clair dans le tumulte de ma cervelle que je m'étais mis à explorer minutieusement mon nouvel univers et m'étais incidemment trouvé confronté à la question juive.

Il me faut dire que la façon dont il me fut donné de la découvrir me fut fort pénible. J'en étais toujours à réduire le Juif à sa confession et ne démordais pas, au nom de la tolérance due à tout être humain, de mon refus de le combattre pour des considérations religieuses. À ce titre, le ton affiché par la presse antisémite, notamment par celle de Vienne, me paraissait indigne des traditions culturelles d'une grande nation. J'étais hanté par le souvenir de certains événements qui s'étaient déroulés au Moyen Âge et que je n'aurais pas aimé voir se reproduire. Vu que les journaux concernés ne passaient généralement pas pour briller par leur excellence — j'ignorais alors pour quelle raison précise —, je les considérais plus comme le produit d'une jalousie rageuse que comme la résultante d'une conviction, même totalement aberrante.

Je fus renforcé dans mon opinion par — comme je pouvais le constater — la manière infiniment plus respectable dont la presse réellement d'envergure réagissait à toutes ces attaques, ou mieux — ce qui me paraissait encore plus louable — ne s'en faisait absolument pas l'écho, les condamnant par-là même à rester lettre morte.

⁵² Où Hitler avait habité de 11 à 18 ans ; sur la situation des juifs de Linz à cette époque (grosso modo 0,1% de la population), voir Harry Slapnicka et Gerhart Marckhgott, *Aufbau der Demokratie. Politik und Verwaltung Oberösterreichs 1861-1918*, Linz, Oberösterreichisches Landesarchiv, 1987.

⁵³ Par le choix de son vocabulaire, Hitler trahit son opinion réelle concernant les juifs : certes ceux-ci ont l'habileté de se créer une image respectable en s'habillant et en adoptant le comportement des occidentaux (« *europäisiert* ») mais, sous leur camouflage, ils n'en sont pas moins des étrangers ; en outre, malgré leurs efforts pour se donner une allure humaine (« *menschlich geworden* »), ils restent « *sur la corde tendue entre la bête et le Surhomme* » (Nietzsche, *Zarathoustra*, 1^{ère} partie, prologue / 4) Plus proche de la bête que de l'homme (on sait que nombre d'aphorismes nietzschéens ont été abusivement utilisés dans un sens raciste par les idéologues du national-socialisme). Comme le montre la nouvelle *L'Habit fait l'homme* (*Kleider machen Leute*, 1874) de Gottfried Keller (très apprécié des nazis, cf. Alfred Rosenberg, *Le Mythe du XX^e siècle – 1930 / Der Mythos des 20. Jahrhunderts*, Munich, Hoheneichen-Verlag, 1936, pp. 435-438), le jour viendra où la supercherie sera démasquée et où il leur faudra rendre des comptes...

⁵⁴ Très instructif à cet égard : Steven Beller, *Vienne et les Juifs, 1867-1938*, Paris, Nathan, 1991, notamment le chapitre II, « À quel point la Vienne fin de siècle était-elle juive » ?

Lisant assidûment les journaux que l'on disait de réputation internationale (« *Neue Freie Presse* », « *Wiener Tagblatt* », etc...⁵⁵), j'étais stupéfait par la masse d'informations qu'ils offraient au lecteur ainsi que par l'objectivité avec laquelle ils présentaient les choses. J'en appréciais le ton distingué et, à vrai dire, seule l'exubérance du style ne me donnait pas toujours satisfaction voire m'insupportait. Mais sans doute cela tenait-il à l'effervescence intellectuelle régnant dans toute grande capitale cosmopolite.

Vu que je considérais alors Vienne en tant que telle, je croyais naïvement que cette explication que je me donnais à moi-même pouvait avoir valeur d'excuse.

Néanmoins, je ne tardai pas à être scandalisé par l'indécence avec laquelle ces journaux courtisaient la Maison impériale. Il n'y avait guère d'événement concernant la *Hofburg*⁵⁶ qui n'était pas communiqué au lecteur soit avec un lyrisme débordant d'enthousiasme, soit sur le ton de la commisération ; cet exhibitionnisme — surtout quand il s'agissait de la personne du « plus sage monarque » de tous les temps⁵⁷ — n'était pas sans évoquer la parade nuptiale du coq de bruyère en rut.

Rien que de la frime...

Ce constat ternit l'image que je me faisais de la démocratie libérale.

Briguer les faveurs de la Cour impériale avec une telle indécence revenait à ne pas faire grand cas de l'honneur de la nation.

Ce fut là la première ombre qui vint troubler mon rapport intellectuel à la « grande » presse viennoise.

Comme je l'avais toujours fait auparavant, je ne manquais pas à Vienne de suivre avec un intérêt passionné tout ce se passait en Allemagne, tant dans le domaine politique que culturel. C'est avec une admiration empreinte de fierté que j'opposais le Reich en pleine ascension à l'État autrichien en décrépitude. Toutefois, si les prouesses du Reich en matière de politique étrangère provoquaient chez moi une joie généralement sans partage, ce qui se produisait sur le plan de la politique intérieure était nettement moins réjouissant et me causait fréquemment bien du souci

⁵⁸

⁵⁵ Voir à ce propos Steven Beller, *Vienne et les Juifs*, *op. cit.*, pp. 48-50.

⁵⁶ Le Palais de l'Empereur à Vienne.

⁵⁷ C'est-à-dire « Sa Majesté impériale et apostolique » François-Joseph qui régna de 1848 à 1916 et était l'objet d'un véritable culte populaire (cf. les jubilées de 1898 et 1906).

⁵⁸ En dépit de sa prospérité apparente, l'Allemagne connaissait alors une grave crise sociale et politique ; pour se faire une idée de la situation, voir Jacques Droz, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, PUF, 142003, chap. 4 : « Le Reich wilhelmien (1890-1918) ».

La lutte menée contre Guillaume II⁵⁹ suscitait de ma part — à cette époque⁶⁰ — une vive réprobation. Je voyais en lui non seulement l'« Empereur Allemand »⁶¹, mais surtout le créateur de la flotte allemande⁶².

Les interdictions de parole auxquelles le *Reichstag*⁶³ soumettait l'Empereur me mettaient en rage du fait qu'elles émanaient d'une institution qui, à mes yeux, n'avait vraiment aucune légitimité à agir ainsi, sachant que ces oies parlementaires débitaient en une seule session plus d'inepties que n'avait trouvé moyen de le faire sur plusieurs siècles l'ensemble d'une dynastie d'empereurs, même en tenant compte des spécimens les plus minables de la lignée.

J'étais outré que, dans un État où tout demeuré pouvait non seulement faire valoir son droit à la critique mais aussi influencer sur la nation en tant que « législateur » au sein du *Reichstag*, le détenteur de la couronne impériale en soit réduit à subir les « blâmes » de cette clique de cacardeurs d'une inconsistance sans précédent.

Je fus toutefois encore plus ulcéré par ladite presse viennoise : alors qu'elle se prosternait devant le dernier des canassons de l'écurie de la Cour d'Autriche et exultait si celui-ci daignait la gratifier en retour d'un petit frémissement de la queue, il m'apparut que, tout en faisant mine de s'inquiéter pour l'Empereur Allemand, elle saisissait en réalité le moindre prétexte pour le dénigrer avec un cynisme à peine dissimulé⁶⁴. Loin d'elle l'intention de s'ingérer dans les affaires intérieures du Reich — par Dieu, certes pas ! —, néanmoins elle se devait — bien sûr en toute amitié — de mettre le doigt sur la plaie afin de remplir l'obligation morale que lui imposait l'alliance entre les deux pays, et aussi de satisfaire à l'exigence incombant à la presse de relater la stricte vérité. Alors elle ne se privait pas de touiller à cœur joie dans la plaie...

À chaque fois que c'était le cas, le sang me montait à la tête.

Ce fut là la raison qui me conduisit à me méfier de plus en plus de la « grande » presse.

Je fus contraint de reconnaître que, concernant le sujet, un des journaux antisémites, le *Deutsches Volksblatt*⁶⁵, avait une attitude beaucoup plus honnête.

⁵⁹ Notamment par le Parti social-démocrate (SPD) ; aux élections parlementaires de 1912, celui-ci deviendra le premier parti d'Allemagne. Pour plus de précisions, voir Christian Baechler, *Guillaume II d'Allemagne*, Paris, Fayard, 2003, ainsi que Charles Zorgbibe, *Guillaume II, le dernier empereur allemand*, Paris, Fallois, 2013.

⁶⁰ En effet, on verra ultérieurement Hitler lui reprocher son laxisme envers les « marxistes » et les juifs, ainsi que des fautes diplomatiques (alliances).

⁶¹ « *Der Deutsche Kaiser* » : lors de la fondation du deuxième Reich en 1871, Bismarck avait opté pour ce titre, jugeant que « Empereur d'Allemagne » aurait été insultant à l'égard des autres monarques qui acceptaient de remettre la couronne impériale au roi de Prusse, celui-ci n'étant après tout que l'un d'entre eux ; pour sa part, Guillaume 1^{er} avait rejeté la formulation « Empereur des Allemands » qui se référait au peuple alors qu'il se considérait de droit divin. Le préambule de la *Constitution du Reich allemand du 16 avril 1871* (en vigueur jusqu'à son abolition par l'article 178 de la *Constitution de la République de Weimar* d'août 1919) définissait le Reich comme une fédération (*Bund*) constituée afin d'assurer l'indépendance et la sécurité du territoire allemand, ainsi que le bien-être du peuple allemand ; l'article 11 précisait : « *La présidence de la fédération revient au roi de Prusse qui porte le nom d'Empereur Allemand* » (cf. *Deutsche Verfassungen*, Munich, Goldmann, 1965, p. 60 : « *Das Präsidium des Bundes steht dem Könige von Preußen zu, welcher den Namen Deutscher Kaiser führt* »).

⁶² Mise sur pied à partir de 1898 par le grand amiral et ministre de la Marine Alfred von Tirpitz, la flotte de guerre allemande se situera en 1914 au deuxième rang mondial, juste derrière l'Angleterre.

⁶³ Le Parlement du Reich, alors élu pour cinq ans au suffrage universel direct (cf. *Deutsche Verfassungen*, Munich, Goldmann, 1965, p. 61/art. 20 et p. 62/art. 24, n. 2).

⁶⁴ D'autant que l'Autriche est alors liée à l'Allemagne par un pacte de fidélité qui lui sera très utile lors de la crise bosniaque de 1908-1909 (*Nibelungentreue*).

J'étais de surcroît excédé par le culte nauséabond que la « grande » presse vouait à l'époque à la France. On ne pouvait qu'avoir honte d'être allemand quand on tombait sur ces panégyriques mielleux qu'elle consacrait à la « grande nation culturelle ». Cette lamentable francomanie⁶⁶ me poussa plus d'une fois à me détourner de la lecture d'un de ces « journaux de notoriété internationale ». Je commençai peu à peu à me rabattre sur le *Volksblatt*, certes d'un contenu plus rudimentaire, mais dont les prises de position en la matière me semblaient moins tendancieuses. Bien que désapprouvant sa causticité antisémite, j'y trouvais de temps à autre des arguments qui me donnaient à réfléchir.

Quoi qu'il en soit, c'est dans un tel contexte que je fis de proche en proche connaissance avec l'homme et le mouvement qui avaient la haute main sur le destin de Vienne : le docteur Karl Lueger⁶⁷ et le Parti chrétien-social⁶⁸.

En arrivant à Vienne, j'étais hostile tant à l'un qu'à l'autre.

L'homme comme le mouvement qu'il dirigeait passaient à mes yeux pour « réactionnaires ».

Cependant, à mesure qu'il me fut donné de mieux connaître l'homme et son œuvre, un sentiment élémentaire de justice me força à revenir sur cette appréciation ; et c'est ainsi que mon nouveau jugement, désormais conforme à la réalité, se mua progressivement en une franche admiration. Encore plus qu'à cette époque, je considère aujourd'hui cet homme comme ayant été le maire allemand le plus charismatique de tous les temps.

Il va sans dire que nombre de mes apriorismes idéologiques furent bouleversés par un tel changement d'opinion vis-à-vis du mouvement chrétien-social !

Si, dans la foulée, mes conceptions concernant l'antisémitisme évoluèrent avec le temps, il me faut avouer que ce fut toutefois là pour moi une métamorphose extrêmement éprouvante.

Il m'en coûta maints conflits moraux et ce n'est qu'au terme d'une bataille de plusieurs mois entre entendement et instinct que commença à se profiler la victoire de l'entendement⁶⁹. Deux ans plus tard, l'instinct s'était rallié à l'entendement pour dès lors en être la sentinelle et l'avertisseur⁷⁰ le plus fidèle.

⁶⁵ Créé en décembre 1888 par Ernst Vergani (1848-1915) avec le soutien de l'industriel Wilhelm Philipp Hauck (1851-1920) ; le journal pro-allemand et raciste le plus radical d'Autriche.

⁶⁶ Cette équivalence pour le verbe substantivé *Französeln* est proposée par Moritz von Götz-Wrisberg, *Wörterbuch über die Schwierigkeiten der deutschen Sprache*, Quedlinburg/Leipzig, Basse, 1835, p. 214 ; voir également Johann Christian August Heyse, *Kleines Fremdwörterbuch zur Verdeutschung und Erklärung aller in unserer Schrift- und Umgangssprache üblichen fremden Ausdrücke*, Hanovre, Hahn'sche Hof-Buchhandlung, 1840, p. 163.

⁶⁷ Le maire de Vienne de 1897 à sa mort en 1910 ; titulaire d'un doctorat en droit, il portait, comme de coutume en Autriche et en Allemagne, le titre de docteur.

⁶⁸ Cf. Lionel Richard in *D'où vient Adolf Hitler ?*, *op. cit.*, pp. 79-80 ; voir également William L. Shirer, *Le troisième Reich des origines à la chute*, Paris, Le Livre de Poche Historique, 1966, tome 1, pp. 36-37 (réédition en un seul volume chez Stock / Essais Documents, 1990) ainsi que Steven Beller, *Vienne et les Juifs*, *op. cit.*, pp. 196-200.

⁶⁹ Hitler s'égarait ici dans les méandres de la *Lebensphilosophie* (philosophie de la vie dont les bases avaient été posées par Schopenhauer et Nietzsche et dont l'ultime surgen fut Alfred Rosenberg) ; voir Otto Friedrich Bollnow, *Lebensphilosophie und Existenzphilosophie. Schriften IV*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2009, p. 56 sq. (le philosophe et pédagogue O.F. Bollnow / 1903-1991 avait été très proche d'Alfred Rosenberg et membre du Parti nazi). Cf. également Karl Albert, *Lebensphilosophie*, Fribourg/Brisgau & Munich, Alber Verlag / Kolleg Philosophie, 1995.

⁷⁰ « *Wächter und Warner* » ; l'expression est empruntée à l'*Ancien Testament*, Livre d'Ézéchiel 3 et 33.

Durant toute la période que dura cette âpre bataille entre éducation morale et froide raison⁷¹, l'enseignement pratique de la rue viennoise m'avait rendu d'inestimables services. Vint le temps où, contrairement au début de mon séjour, je cessai d'errer à l'aveuglette dans l'immense cité, observant désormais d'un œil attentif, non plus seulement les édifices, mais aussi les individus.

Un jour, alors que je déambulais dans un quartier du centre-ville, je tombai soudain sur une apparition portant un long caftan et des papillotes noires.

Serait-ce là un Juif ?, telle fut ma première pensée.

Il faut dire que ceux de Linz n'avaient pas du tout cet aspect. J'observai l'homme à la dérobée et avec précaution ; toutefois, plus je scrutais ce visage marqué par l'exotisme et en détaillais les traits, plus ma question initiale se transmuait dans mon cerveau en cette autre question :

Peut-on considérer qu'il s'agit d'un Allemand ?

Comme toujours en de telles circonstances, je tentai de lever mes doutes en me plongeant dans la lecture. C'est ainsi que j'en vins à acheter pour quelques sous les premières brochures antisémites de ma vie⁷². Malheureusement, toutes partaient du postulat que le lecteur avait déjà en principe au moins une connaissance relative de la question juive, voire avait compris de quoi il retournait. Enfin, elles usaient généralement d'un ton tel que, en considération de la platitude et du manque de scientificité des démonstrations qu'elles proposaient, je fus de nouveau assailli par le doute.

Durant des semaines, disons même plusieurs mois, mes vieux scrupules se remirent à me hanter.

L'affaire me semblait si monstrueuse, les accusations si démesurées que, torturé par la peur de commettre une injustice, je sombrai dans l'angoisse et l'incertitude.

Il est vrai que je n'avais plus aucun doute quant au fait que les Juifs n'étaient pas des Allemands d'une confession particulière mais constituaient bel et bien une communauté raciale en soi ; en effet, depuis que j'avais entrepris de me préoccuper de la question et de fixer mon attention sur le Juif, Vienne m'apparaissait sous une tout autre lumière qu'auparavant.

Partout où j'allais, je voyais maintenant des Juifs, et plus j'en voyais, plus mon regard gagnait en acuité pour les différencier des autres humains. C'était surtout dans le centre-ville et dans les arrondissements au nord du Canal du Danube⁷³ que pullulait cette ethnie⁷⁴ dont l'aspect extérieur contrastait de façon flagrante avec celui de la communauté raciale allemande.

À supposer que j'aie été encore habité par quelque doute, mes tergiversations furent toutefois définitivement balayées par les agissements d'une partie des Juifs eux-mêmes.

Nombre d'entre eux appartenaient à un vaste mouvement — dont l'ampleur était loin d'être négligeable à Vienne — qui menait une campagne extrêmement virulente pour l'affirmation de l'identité ethnique du peuple juif : le Sionisme⁷⁵.

⁷¹ « *Kalte Vernunft* » ; repris de Rousseau (*La Nouvelle Héloïse* /1761) par Johann Gottfried Herder (1744-1803), le syntagme passera dans la langue allemande de tous les jours sous l'influence des représentants du *Sturm und Drang* (1770-1785), parmi lesquels les jeunes Goethe et Schiller, et du *Romantisme* (1790-1850).

⁷² Précisions in Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ?*, op. cit., pp. 91-93 ; cf. également *Penser le nazisme*, op. cit., p. 44.

⁷³ « *Donaukanal* » : bras du Danube aménagé dans les années 1890 pour protéger Vienne des crues.

⁷⁴ Voir à ce propos Jacques Le Rider, *Les Juifs viennois à la Belle Époque*, Paris, Albin Michel, 2013.

⁷⁵ Mouvement nationaliste juif fondé par Theodor Herzl (1860-1904), auteur en 1896 de *L'État juif* (*Der Judenstaat*) ; Depuis 1897 se réunissait chaque année le *Congrès sioniste mondial* qui, en septembre 1913, allait se tenir à Vienne (soit trois mois et une semaine après le départ de Hitler pour Munich)

Il est vrai que, selon toute apparence, seule une fraction des Juifs approuvaient ce courant, alors que la grande majorité le condamnait et refusait foncièrement de s'y rallier. Mais, à y regarder de plus près, cette apparence se volatilisait en une nébuleuse méphitique de stratagèmes opportunément mis en œuvre, disons même carrément de mensonges. De fait, ceux que l'on appelait les Juifs libéraux n'ostracisaient pas les Sionistes en tant que Non-Juifs, mais se contentaient de les réprouver en tant que Juifs ayant le tort de professer publiquement une forme de judaïsme impraticable et peut-être même dangereuse.⁷⁶

Cela ne changeait rien aux liens de fraternité qui les unissaient⁷⁷.

Cet antagonisme de surface entre Juifs sionistes et Juifs libéraux ne tarda pas à m'écœurer ; ce n'était là d'un bout à l'autre que simulation, autrement dit fourberie, ce qui cadrerait fort mal avec la grandeur et la pureté morales dont ce peuple ne cessait de se targuer.

D'ailleurs la propreté morale de cette ethnie était un problème en soi, comme du reste tout ce qui avait trait à l'hygiène. Que les Juifs soient plus que réticents à faire usage de l'eau⁷⁸, on pouvait s'en rendre compte rien qu'en les regardant et même souvent, hélas !, sans qu'il soit besoin d'ouvrir les yeux. Combien de fois ne fus-je pas pris de nausées en reniflant l'odeur de ces porteurs de caftans. S'y rajoutaient leurs vêtements crasseux et leur allure ignoble sinon démoniaque⁷⁹.

Tout cela n'était déjà guère propice à les rendre attrayants ; mais là où l'on ne pouvait s'empêcher d'éprouver une totale répulsion, c'est lorsque — par-delà le manque d'hygiène corporelle — on découvrait les souillures morales de ce « peuple élu ».

Rien ne m'avait jamais en aussi peu de temps porté à m'absorber dans la réflexion que la prise de conscience progressive du mode opératoire des Juifs dans nombre de domaines.

Existait-il en effet une seule saleté, une vilénie de quelque type que ce soit — surtout concernant la vie culturelle — dans laquelle un Juif au moins n'était pas impliqué ?

sous la présidence du célèbre botaniste allemand Otto Warburg, pionnier de la colonisation agricole en Palestine.

⁷⁶ Sur les différentes doctrines politiques juives qui s'affrontaient à l'époque, voir Josy Eisenberg, *Une Histoire des Juifs*, Paris, LdP, 1986, pp. 429-453.

⁷⁷ Pour Alfred Rosenberg, *Le Mythe du XX^e siècle / Der Mythos des 20. Jahrhunderts*, op. cit., pp. 463-466, le but des Juifs, quelle que soit la stratégie adoptée par les différents courants dont ils se revendiquent, revient toujours au même : faire d'Israël, non pas l'État des Juifs comme le pensent trop souvent à tort les humanistes européens, mais la centrale supranationale (*über den Nationen, übernational*) d'une offensive politico- raciale pour, par le biais de la Diaspora, s'assurer la domination du monde (*Weltherrschaft*).

⁷⁸ « Allergiques à l'eau » (*wasserscheu*) fut un des nombreux qualificatifs propagés par les nazis pour stigmatiser les juifs ; cf. T. Feral, *Anatomie d'un crépuscule*, Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1989, p. 438 ; voir aussi Penser *le nazisme*, op. cit., tableau p. 124.

⁷⁹ Petite explication quant à ma décision de traduire l'adjectif « *unheldisch* » par la conjugaison de « ignoble » et « démoniaque » ; « l'ignoble », c'est étymologiquement (*in-nobilis*) celui qui est totalement dépourvu de noblesse, entendons des vertus de courage, loyauté, abnégation, grandeur d'âme, et qui s'oppose donc radicalement à l'exemplarité du « héros » (*Held*) ; toutefois, en allemand, « *unheldisch* » renvoie aussi par homophonie au terme « *Unhold* » qui désigne un « démon ». C'est bien ainsi que la propagande nazie présentait « Le Juif » (*Der Jude*) ; cf. T. Feral, *Art et littérature du troisième Reich*, www.quatre.com, pp. 24-26, ainsi que Ralph Kaysers, *L'intoxication nazie de la jeunesse allemande*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Dès que l'on se risquait à inciser précautionneusement pareille tumeur⁸⁰ au bistouri, on trouvait, tel l'asticot dans un corps en putréfaction, un petit youpin généralement complètement aveuglé par cette lumière subite⁸¹.

Ce qui constitua à mes yeux une tare rédhibitoire pour la juiverie, fut la révélation du rôle qu'elle jouait dans la presse, les arts, la littérature et le théâtre. J'en arrivai au point où les patelinages n'eurent plus guère d'effet sur moi, disons même plus aucun effet. Il n'était qu'à se planter devant quelque colonne publicitaire, à passer en revue les noms des prétendus génies dont l'esprit avait accouché d'aussi effroyables navets pour le cinéma et le théâtre, et l'on était à tout jamais édifié quant à la nécessité de frapper dur. La peste était partout, une peste spirituelle dont on infectait notre communauté raciale, et qui était plus ravageuse que la peste noire d'antan⁸². Il fallait voir en quelle quantité ce poison était produit et diffusé ! Évidemment, plus laisse à désirer le niveau intellectuel et moral d'un façonneur d'art de cette espèce, plus il se montre prolifique et ce, jusqu'au moment où le foutu bougre parvient, tel un centrifugeur, à éclabousser de ses immondices la face de ses contemporains. Et il ne faut surtout pas perdre de vue que les individus de cet acabit sont légion ; il faut avoir à l'esprit que pour un seul Goethe⁸³, la nature a toujours vite fait d'infliger à la société dix mille gribouilleurs qui empoisonnent alors les âmes⁸⁴ en propageant les pires bacilles.

En dépit de ce que cela avait d'épouvantable, il était impossible de fermer les yeux sur le fait que c'était précisément le Juif qui semblait avoir eu l'apanage d'être sélectionné par la nature pour cette mission ignoble.

Était-ce là ce qui justifiait qu'il soit considéré comme « élu » ?

C'est à cette époque que j'entrepris l'examen minutieux des noms⁸⁵ de tous ceux qui produisaient ces immondices dont regorgeait ostensiblement la vie artistique. Il en résulta de ma part une attitude de plus en plus hostile envers les Juifs. Mon instinct eut beau se rebiffer des centaines de fois, mon entendement me contraignit à tirer la conclusion qui s'imposait.

Il était tout simplement indéniable que 90% de la pacotille littéraire, de la camelote artistique, de la débilité théâtrale, étaient imputables à cette race qui ne représentait en tout et pour tout que 1% de la population du pays ; telle était indiscutablement la situation.

⁸⁰ « *Geschwulst* » ; le juif est donc assimilé à un cancer.

⁸¹ Cf. *Évangile selon Saint Jean*, 3/20 : « *Car quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière de peur que ses œuvres ne soient dévoilées* » ; les juifs appartiennent donc au monde des ténèbres sur lequel règne Satan.

⁸² Il s'agit de la peste bubonique qui, au XIV^e siècle, tua selon les régions entre 30 et 60% de la population européenne. Les juifs en furent rendus responsables (cf. le récit médiéval de Hermann Hesse, *Narcisse et Goldmund*, 1930).

⁸³ Johann Wolfgang [von] Goethe, 1749-1832 ; sur sa récupération par les nazis, voir *Penser le nazisme*, *op. cit.*, pp. 99-103.

⁸⁴ Pour les nazis, l'« âme » (*Seele*) est le moteur de la « race » ; elle inspire aux membres de la communauté raciale germanique leurs faits et gestes sans qu'ils aient besoin de réfléchir ; sa perversion conduit à adopter des points de vue et des comportements contraires à la vocation de l'Aryen à régner sur les autres peuples, ce qui conduit irrémédiablement à son déclin (cf. T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, *op. cit.*).

⁸⁵ Ce que pratiquaient déjà publiquement depuis la fin des années 1890 tant Adolf Bartels (1862-1945) pour la littérature et le théâtre que Paul Schultze-Naumburg (1869-1949) pour la peinture et l'architecture ; on les trouva plus tard aux côtés d'Alfred Rosenberg dans la « Ligue de combat pour la défense de la culture allemande » (*Kampfbund für deutsche Kultur*) ; pour plus de détails, voir sur ce même site *La « révolution culturelle » nationale-socialiste* ainsi que *Art et littérature du troisième Reich*.

Dans la foulée, je me mis à examiner sous cet angle mes chers journaux « de notoriété internationale ».

Or là encore, plus je sondai en profondeur, plus mon ancienne admiration se réduisit à peau de chagrin. Je supportais de moins en moins le style, ne pouvais m'empêcher de remettre en cause ces articles inconsistants et au ras des pâquerettes ; loin d'être objective, la présentation des faits m'apparaissait maintenant plus relever du mensonge que de l'honnête vérité. J'en compris la raison : les journalistes étaient tous... des Juifs⁸⁶.

J'étais désormais intrigué par des milliers de choses auxquelles je n'avais antérieurement pas porté attention ; en revanche, je réalisais pourquoi d'autres m'avaient déjà précédemment donné à réfléchir.

Je vis dorénavant sous une tout autre lumière le soi-disant libéralisme de ces journaux ; la distinction de ton avec laquelle ils répliquaient aux attaques antisémites ou le fait qu'ils ne s'en fassent absolument pas l'écho⁸⁷ se dévoilèrent à moi comme un stratagème aussi malin qu'infâme ; en réalité, les critiques théâtrales dithyrambiques qu'ils publiaient concernaient toujours des dramaturges juifs et les seuls à être constamment éreintés étaient les Allemands. Les piques discrètes à l'égard de Guillaume II trahissaient, de par leur opiniâtreté, une organisation méthodique, tout comme l'exaltation de la culture et de la civilisation françaises. Le contenu tape-à-l'œil du roman-feuilleton s'avérait maintenant n'être qu'un fatras indécent, et je percevais, émanant de la langue, des inflexions caractéristiques d'individus étrangers à notre communauté raciale ; l'état d'esprit qui présidait à tout cela était si manifestement hostile à la germanité⁸⁸ que l'on ne pouvait douter qu'il y avait là une intention sous-jacente.

Mais à qui était-elle censée profiter ?

N'était-ce là qu'un pur hasard ?

Ces questions me rendirent perplexe.

Cependant ma métamorphose⁸⁹ s'accéléra à la découverte d'une série d'autres faits. Je pense notamment à la conception générale des mœurs et de la morale affichée avec ostentation par la majorité des Juifs et dont on avait la preuve dès lors qu'on prenait la peine de les observer.

Ce fut une fois de plus la rue qui, en la matière, allait me fournir un enseignement pratique parfois véritablement éprouvant.

Le lien existant entre la juiverie et la prostitution, et plus encore avec la traite des Blanches, pouvait être étudié à Vienne comme dans nulle autre ville d'Europe occidentale, mis à part peut-être les sites portuaires du Sud de la France⁹⁰. Quand on

⁸⁶ Cf. Steven Beller, *Vienne et les Juifs*, *op. cit.*, pp. 48-50

⁸⁷ Voir p. 17, § 2.

⁸⁸ « *Deutschtum* » ; pour les nazis, l'ensemble des « caractères raciaux » et des catégories mentales propres aux membres de la communauté raciale populaire germanique.

⁸⁹ Cf. p. 19 / bas.

⁹⁰ Pour le *Führer*, la prostitution était un phénomène propre aux peuples dégénérés et enjuivés, au nombre desquels la France et en particulier Marseille qu'il considérait comme « le chancre de l'Europe » (en janvier 1943, il prendra prétexte de plusieurs actions conduites par la Résistance pour donner l'ordre de raser le quartier du vieux port) ; marqué par la lecture de *Dégénérescence* (*Entartung*, 1892-1893) de Max Nordau (pourtant juif, cf. T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, *op. cit.*, p. 74) — lequel visait particulièrement la France —, Hitler se refusait à admettre que la prostitution puisse exister chez les vrais Allemands ; c'est-à-ce titre qu'il n'évoque pas ce qui se passait à Hambourg ou Berlin alors qu'existaient à ce sujet des livres dans lesquels il aurait pu se documenter (cf. Emmy Buhr, *Tausend Jahre Hamburger Dirnentum*, Hambourg, Elbe-Verlag, 1920 ; Hans Oswald, *Das Berliner Dirnentum*, 10 vol., Leipzig, Fiedler, 1905-1907, et *Berliner Bordelle*, *ibid.*, 1920).

déambulait le soir dans les rues et les ruelles du quartier de Leopoldstadt⁹¹, on était à chaque pas, qu'on le veuille ou non, témoin de faits qui restèrent dissimulés au gros de la population de race allemande jusqu'à ce que la guerre ait donné l'occasion aux combattants du front de l'Est d'assister — disons plutôt d'être obligés d'assister — à de pareilles choses⁹².

La première fois que je réalisai que c'était bel et bien le Juif qui — avec autant d'impassibilité marmoréenne que d'ingéniosité mercantile éhontée — orchestrait cette révoltante industrie du vice des bas-fonds de la grande ville, un léger frisson me parcourut l'échine.

Puis ce fut l'embrassement.

Plus question désormais d'éluder la confrontation à la question juive ; au contraire, je la voulais. Mais tandis que j'apprenais à traquer le Juif dans toutes les manifestations de la vie culturelle et artistique, ainsi que sur les autres terrains où il était présent, je tombai soudain sur lui là où je ne l'aurais jamais imaginé.

Dès lors que j'eus compris que c'était le Juif qui était le meneur de la Social-démocratie, les écailles ne tardèrent plus à me tomber des yeux. Ainsi prit fin le conflit moral qui m'avait si longtemps tourmenté⁹³.

En côtoyant au quotidien mes compagnons de travail, je n'avais pas manqué d'être frappé par leur étonnante capacité à changer plusieurs fois d'avis sur une même question, parfois en l'espace de quelques jours, voire souvent de quelques heures. J'avais du mal à comprendre comment des individus — qui en tête à tête exprimaient des points de vue tout à fait raisonnables — perdaient brusquement leur bon sens dès qu'ils se retrouvaient sous l'emprise de la masse⁹⁴. J'en étais souvent désespéré. Quand j'étais convaincu, après m'être escrimé durant des heures à les exhorter, que cette fois j'avais définitivement rompu la glace ou leur avais ouvert les yeux sur une ineptie — et que je me faisais une fête de mon succès —, je me voyais dès le lendemain contraint à mon grand dam de tout reprendre à zéro ; tous mes efforts avaient été vains. On aurait dit que, tel le pendule perpétuel, ils étaient soumis à une force qui les ramenait indéfiniment à leur absurde position de départ.

J'étais certes à même de comprendre bien des choses : qu'ils ne soient pas satisfaits de leur sort, qu'ils maudissent le destin qui leur en faisait voir de toutes les couleurs ; qu'ils exècrent les patrons qu'ils considéraient comme des bourreaux conditionnant implacablement leur existence ; qu'ils pestent contre le pouvoir qui, à leurs yeux, se fichait totalement de leur situation ; qu'ils manifestent contre les prix à la consommation et descendent dans la rue pour faire valoir leurs revendications ; tout cela, on pouvait encore au moins le comprendre sans que l'on ait à douter de leur raison. Par contre, ce qui restait fondamentalement incompréhensible, c'était l'incommensurable haine qu'ils vouaient à leur propre communauté raciale : ils

⁹¹ Au Nord du Danube, là où se trouvait à l'origine le ghetto ; à partir du XIX^e siècle jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, forte concentration des juifs en provenance de l'Est ; Leopoldstadt (2^eme arrondissement) était encore récemment (2012), un des hauts-lieux de la prostitution viennoise.

⁹² Si l'on suit Hitler, il va de soi qu'un Aryen, doté par définition de toutes les vertus, ne se serait jamais risqué à commercer avec une prostituée !!! Du reste, la prostitution fut sous le troisième Reich un sujet tabou comme en témoigne l'interdiction à l'époque du film *Große Freiheit Nr. 7 (La Paloma)* de Helmut Käutner (1943) qui avait pour cadre le quartier chaud de Hambourg. Pour en savoir plus à ce propos, voir par exemple Michaela Freund-Widder, *Frauen unter Kontrolle* (thèse), Münster, Lit Verlag, 2003 ; Anna Maria Sigmund, „*Das Geschlechtsleben bestimmen wir...*“, Munich, Heyne, 2008 ; Beate Schaefer, *Weißer Nelken für Elise*, Fribourg/Brisgau, Herder, 2013.

⁹³ Voir pp. 19-20.

⁹⁴ Sur cette « mort du sujet » lorsqu'il se dissout dans la masse, voir Elias Canetti, *Masse et puissance (Masse und Macht)*, 1960), Paris, Gallimard, 1966.

s'acharnaient à diffamer ce qui avait fait sa gloire, à flétrir son histoire, à traîner ses grands hommes dans la boue.

Ce combat contre leur propre espèce⁹⁵, contre le nid dont ils tiraient leur origine, contre le sol qui les avait enfantés⁹⁶, était aussi insensé qu'énigmatique. Cela relevait de l'anti-nature⁹⁷.

On parvenait à les guérir temporairement de ce vice, mais cela ne durait que quelques jours, tout au plus quelques semaines. Lorsqu'on rencontrait de nouveau celui que l'on pensait avoir converti, il était retombé dans ses vieux travers.

L'anti-nature avait repris possession de lui.



Je découvris petit à petit que la presse social-démocrate était majoritairement dirigée par des Juifs ; pour autant, je n'attachai pas une importance particulière à ce détail, sachant qu'il en allait exactement de même pour les autres journaux. Je ne fus vraiment frappé⁹⁸ que par cette seule évidence : il n'existait aucune feuille à laquelle participaient des Juifs qui puisse être considérée comme vraiment « nationale », au sens que mon éducation et mes convictions me faisaient donner à ce mot.

Me faisant violence, j'essayai de me plonger dans ce genre de productions journalistiques marxistes, mais ma répulsion prit une telle envergure que je cherchai alors à mieux connaître ceux qui fabriquaient ces agglomérats de crapuleries.

À commencer par les responsables de publication, rien que des Juifs.

Je pris toutes les brochures social-démocrates qui me tombaient sous la main et me mis en quête des noms des rédacteurs : des Juifs. Je repérai les noms de presque tous les leaders social-démocrates ; pour l'énorme majorité d'entre eux, il s'agissait là encore de membres du « peuple élu », que cela concerne les parlementaires ou

⁹⁵ « Art » ; dans le biologisme nazi, équivalent à « Rasse » ; cf. T. Feral, *Le National-socialisme – Vocabulaire et chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 21-22.

⁹⁶ « Heimat » ; à propos de ce lexème pratiquement intraduisible, cf. Dorle Merchiers (Univ. Paul Valéry - Montpellier 3) in *Le Nouveau Bulletin de l'ADEAF*, 122/2013, pp. 19-20 : « L'homme contingent que nous sommes définit son identité grâce à son patronyme, sa date de naissance et son lieu de naissance. Ce dernier représente généralement pour lui un lieu privilégié auquel il reste attaché peu ou prou tout au long de son existence. L'allemand désigne ce lieu, unique pour tout individu, sous le vocable Heimat, que le français a du mal à traduire : „terre natale” reste un pis-aller ; on peut aussi évoquer „la petite patrie”, „le pays”, mais aucun de ces termes n'est vraiment satisfaisant [...]. Les définitions de la Heimat sont nombreuses et variées. La plupart d'entre elles la décrivent comme l'espace où l'individu s'enracine et puise son identité culturelle en s'insérant dans la lignée de ceux qui l'ont précédé dans le temps, mais aussi et surtout comme le lieu où se personnalité peut (en principe) s'épanouir dans sa dimension affective et sociale. Elle représente en effet un environnement relativement restreint, où il apprend à s'orienter et expérimente chaque jour au sein de sa famille et dans l'entourage de ses proches qu'il n'est pas un être anonyme, mais qu'il occupe une place singulière au sein d'une communauté qu'il reconnaît et qui le reconnaît. L'instrument de cette reconnaissance mutuelle, c'est avant tout la langue, qui assure à l'individu et au groupe son identité particulière ». Sur l'importance de la notion de « Sol » dans l'idéologie nazie, voir T. Feral, *Le National-socialisme – Vocabulaire et chronologie*, Paris, op. cit., p. 28.

⁹⁷ « Unnatur » ; le terme apparaît fréquemment chez Schopenhauer, Max Nordau (cf. n. 90), ainsi que chez le médecin et psychosomaticien Georg Groddeck (1866-1934) qui, autour de 1908, professait dans ses conférences des idées fort proches de celles de Hitler comme l'a documenté l'universitaire allemand Wolfgang Martynkewicz in *Georg Groddeck – Eine Biographie*, Francfort/Main, Fischer, 1997.

⁹⁸ « vielleicht auffallend » ; les traducteurs français ont jusqu'alors commis ici une erreur en traduisant « vielleicht » par « peut-être » ; cet adverbe a souvent dans le langage courant le sens de « vraiment » ; cf. *Duden – Deutsches Universalwörterbuch*, éd. 1989, p. 1769 : « Ich war vielleicht aufgeregt ! » : j'étais vraiment énervé !.

les responsables syndicaux, les dirigeants des organismes du Parti ou les agitateurs de rue. C'était toujours le même tableau d'une inquiétante étrangeté⁹⁹. Les noms des Austerlitz, David, Adler, Ellenbogen et consorts¹⁰⁰, resteront éternellement gravés dans ma mémoire. En tout cas, il y avait une chose que j'avais maintenant comprise : le Parti social-démocrate, contre les représentants de la base duquel j'étais contraint de livrer une bataille des plus rudes depuis des mois, se trouvait presque exclusivement quant à sa direction entre les mains d'individus étrangers à notre communauté raciale. Cette confirmation sans appel de la non-germanité du Juif me remplit d'aise.

Mais il me restait encore à connaître l'ensorceleur de notre communauté raciale dans ses multiples incarnations.

Il m'avait suffi d'une seule année de mon séjour viennois pour me convaincre qu'il ne saurait y avoir d'ouvrier assez borné pour ne pas succomber à un savoir supérieur au sien et à une argumentation plus solide que la sienne. J'avais progressivement acquis une excellente connaissance de leur propre doctrine et m'en servais comme arme dans le combat que je menais pour mes intimes convictions.

J'en étais arrivé à presque toujours remporter la victoire.

La grande masse était récupérable, mais cela ne se ferait qu'au prix de lourds sacrifices en temps et en patience.

C'était par contre peine perdue que de chercher à guérir un Juif de ses conceptions.

À cette époque, j'étais encore assez naïf pour vouloir leur ouvrir les yeux sur leur folie idéologique ; Dans mon quartier¹⁰¹, je m'écorchais la langue et m'enrouais la gorge à force de discours, m'imaginant que je finirais bien par réussir à les convaincre de la perversité du délire marxiste ; mais je ne fis jamais qu'obtenir le résultat inverse. On aurait dit que plus ils en savaient sur les effets dévastateurs des théories social-démocrates et de leur mise en pratique, plus cela servait à renforcer leur détermination.

À mesure de mes prises de bec avec eux, j'en vins à mieux cerner leur dialectique. Ils tablaient d'abord sur la crétinerie de leur adversaire pour ensuite, lorsqu'ils se retrouvaient acculés, jouer tout simplement eux-mêmes les crétins. Si cela était inefficace, ils étaient tout décontenancés¹⁰² ou, au pied du mur, sautaient immédiatement à un autre sujet, se répandant en truismes auxquels ils s'adossaient pour évoquer derechef d'autres questions fondamentalement différentes ; s'ils étaient encore une fois coincés, ils se dérobaient, étant désormais à court d'arguments. Quelle qu'ait été la manière dont on cherchait à saisir un de ces apôtres, la main

⁹⁹ « *Unheimlich* » ; cf. Sigmund Freud, *Das Unheimliche / L'inquiétante étrangeté*, 1919.

¹⁰⁰ Il s'agit de Friedrich Austerlitz (1862-1931), Anton David (1849-1924), Viktor Adler (1852-1918) et Max Adler (1873-1937), Wilhelm Ellenbogen (1863-1951) ; pour un état complet, voir Günther Sandner, *Sozialdemokratie in Österreich – Von den Anfängen der Arbeiterbewegung zur modernen Sozialdemokratie*, Vienne, Karl-Renner-Institut, 2012.

¹⁰¹ Hitler habite alors le foyer pour hommes de la rue Meldemann dans le quartier ouvrier de Brigittenau qui avait jusqu'en 1900 fait partie de l'arrondissement de Leopoldstadt où, précise Lionel Richard (*D'où vient Adolf Hitler ?*, op. cit., p. 79), étaient « concentrés 40% des Juifs viennois ». Il y avait aussi parfois au foyer des juifs avec lesquels le futur *Führer* n'hésitait pas à discuter (cf. *ibid.*, p. 85).

¹⁰² Dans son *Combat pour Berlin (Kampf um Berlin)*, Munich, Franz Eher Verlag, 1932), Joseph Goebbels écrivait : « On surestime [...] ce que l'on nomme la perspicacité, l'intelligence et l'acuité d'esprit du Juif. Le Juif n'a un jugement clair que lorsqu'il a la maîtrise totale du pouvoir. Si un adversaire politique s'oppose à lui avec fermeté et sans rien céder [...], le Juif perd immédiatement toute capacité à garder la tête froide et à raisonner calmement. Il est jusqu'au tréfonds de son être — et c'est bien là la marque spécifique de son caractère — habité par son complexe d'infériorité. On pourrait même qualifier le Juif d'incarnation d'un complexe d'infériorité refoulé » (« *fleischgewordenen verdrängten Minderwertigkeitskomplex* »).

enserrait une masse gélatineuse, semblable à une méduse ; ça se délitait et vous dégoulinait entre les doigts pour, dans la foulée, reprendre sa consistance initiale. Mais, si d'aventure vous parveniez à porter à l'un d'eux un coup d'estoc tel qu'il ne pouvait que se déclarer d'accord avec vous en présence de ceux qui assistaient à la scène et pensiez avoir par-là même fait un tout petit peu évoluer les choses, grande était votre surprise le jour suivant. Le Juif n'avait plus aucune notion de ce qui s'était passé la veille ; le voilà qui, mine de rien, vous ressortait ses élucubrations ; et si, révolté par son attitude, vous le sommiez de s'expliquer, il vous jouait l'étonné, celui qui n'avait vraiment aucune souvenance de tout cela, mis à part qu'il vous avait effectivement déjà apporté pas plus tard qu'hier la preuve irréfutable de ce qu'il était en train d'affirmer.

J'en restais par moments comme deux ronds de flan.

On ne savait par quoi il y avait plus lieu d'être époustoufflé : leur faconde ou leur mythomanie.

J'en vins peu à peu à les haïr.

Le côté positif de tout cela fut néanmoins que, à mesure que j'étais mieux informé sur les véritables instigateurs ou tout du moins les prosélytes de la Social-démocratie, je ne pouvais qu'éprouver un amour toujours plus ardent pour ma communauté raciale. Qui, compte-tenu de l'habileté diabolique de ces ensorceleurs, aurait pu se permettre de jeter la pierre aux pauvres bougres qui en étaient victimes ? N'avais-je pas moi-même le plus grand mal à triompher de la dialectique mystificatrice de cette race maudite ! Et combien vaine était une pareille victoire avec des individus dont la langue ne sait que distordre la vérité, qui renient purement et simplement les propos qu'ils viennent de tenir pour les réitérer quelques minutes plus tard !

Décidément, plus j'en savais long sur le Juif, plus je me refusais à blâmer les ouvriers.

À mes yeux, ce n'étaient pas eux les principaux fautifs, mais tous ceux qui ne daignaient pas avoir pitié d'eux, qui au mépris de toute justice se refusaient à donner à chaque fils de notre communauté raciale ce à quoi il avait droit, et qui dans le même temps négligeaient de clouer une fois pour toutes le bec à l'ensorceleur et corrupteur.

Ce dont je faisais l'expérience dans mon existence au quotidien m'incita à remonter aux sources de l'idéologie marxiste. J'étais pleinement lucide quant à son efficacité ; mon œil attentif en constatait chaque jour les succès ; il me suffisait d'un brin d'imagination pour concevoir à quoi elle finirait par aboutir. Restait néanmoins à clarifier si ses créateurs avaient planifié dans le moindre détail ce qui résulterait de ce qu'ils avaient enfanté, ou s'ils s'étaient eux-mêmes fourvoyés.

D'après mon sentiment, l'un comme l'autre était plausible.

Dans la seconde hypothèse, il était du devoir de tout être pensant de se mobiliser d'urgence contre ce mouvement funeste pour tenter encore de prévenir le pire ; mais dans la première, il était indispensable d'affirmer la perversité véritablement diabolique de ceux qui avaient été à l'origine de cette maladie qui contaminait les nations ; car ce n'est que dans le cerveau d'un monstre — et non d'un être humain — qu'avait pu prendre forme avec autant d'ingéniosité la programmation d'une organisation destinée à provoquer à terme la ruine de la civilisation et par-là même la désolation de notre planète.

Dans cette hypothèse, l'ultime recours était de combattre, de combattre avec toutes les armes que peuvent fournir l'esprit humain, l'entendement et la volonté, et ce, quel

que puisse être celui en faveur duquel le Destin déciderait en fin de compte de faire pencher la balance¹⁰³.

J'entrepris donc de me familiariser avec les créateurs de cette idéologie afin d'étudier les principes du mouvement. Que j'aie atteint mon but plus rapidement que je n'avais sans doute osé l'escompter, je le dus uniquement à la connaissance — bien que, à l'époque encore, passablement superficielle — que j'avais acquise de la question juive. C'est elle seule qui me permit de comparer concrètement la réalité avec le baratin théorique des apôtres qui avaient créé la Social-démocratie ; de fait, elle m'avait appris à percer à jour la rhétorique de la race juive ; tout son discours ne vise qu'à dissimuler ou tout au moins à voiler sa pensée ; et son dessein véritable n'est conséquemment pas à rechercher dans ce qui est exprimé, mais entre les lignes de ce qui est exprimé, là où il est en latence, soigneusement camouflé.

Ainsi était venu pour moi le temps du bouleversement le plus radical que j'eusse jamais connu au tréfonds de mon être.

Le cosmopolite mollasson que j'avais été se retrouvait métamorphosé en un antisémite fanatique¹⁰⁴.

Une seule fois encore — ce fut la dernière —, je fus intensément oppressé par des pensées cruellement angoissantes.

En recherchant à travers de longues périodes de l'histoire de l'humanité en quoi avaient consisté les agissements de la race juive, je fus assailli par l'inquiétante question de savoir si le Destin aux voies impénétrables ne souhaitait pas en fin de compte — et ce pour des motifs inconnus de nous misérables mortels et en vertu d'une décision irrévocable — la victoire finale¹⁰⁵ de ce petit peuple.

¹⁰³ Comme l'avait bien vu mon ami, le socio-psychanalyste Gérard Mendel, « *la solution défensive adoptée est aussi une solution suicidaire. Toute la force des pulsions agressives prêtes à se retourner contre le Moi de Hitler (c'est bien ainsi que doit se comprendre le suicide), parvient à être dérivé sur un objet extérieur. L'existence de cet ennemi est la condition vitale de la survie [...]. De par un jeu de force inconscient, Hitler est amené inéluctablement à une escalade de son agression contre l'objet extérieur. Et il ne peut renverser le courant, ni cesser d'agresser l'objet — sous peine d'un retour massif de la pulsion agressive contre le Moi, c'est-à-dire un suicide [...]. Le seul recours est une fuite en avant dans le passage à l'acte* » (*La Révolte contre le père*, Paris, Payot, 1968, pp. 240-241). Pour justifier sa politique mortifère, Hitler évoquera jusqu'à sa dernière heure le Destin qui l'a choisi pour exécuter sa volonté sur laquelle il n'y a pas à revenir, même si cela doit conduire aux pires actes ; et lorsqu'approchera la fin, ce sera là encore la volonté du Destin qui sera évoquée : « *Si la guerre est perdue, le peuple allemand doit périr. C'est le Destin qui le veut* » (discours aux *Gauleiter*, août 1944). Dans son dernier discours radiodiffusé du 30 janvier 1945, il prétendra que si le « *Tout-puissant* » (*der Allmächtige*) l'avait épargné lors de l'attentat du 20 juillet 1944, c'est qu'il souhaitait qu'il puisse parachever son œuvre. Au seuil de son suicide (30 avril 1945), il pensait toujours que le Destin allait venir à son aide : le 12 avril, la mort de Roosevelt lui fit espérer que le nouveau président américain, l'anticommuniste Harry Truman, allait casser l'alliance avec Staline (comme la mort de la tsarine Élisabeth en 1762 qui, durant la Guerre de sept ans, avait conduit la Russie à abandonner le camp antiprussien et avait sauvé Frédéric II de la défaite) ; mais le miracle attendu ne se produisit pas !

¹⁰⁴ Ce qui signifie que s'est produite simultanément en lui cette autre métamorphose consistant à réduire les juifs à de la « vermine » (*Ungeziefer*), terme déjà employé dans ce contexte par Ernst Moritz Arndt (1769-1860) et Joachim Hartwig Hundt-Radowsky (1870-1835), et dont Kafka fera le ressort de son allégorie de 1915, *La Métamorphose*.

¹⁰⁵ « *Endsieg* » ; cf. *Deutéronome* 20/4 : « *Car Yahvé votre Dieu est au milieu de vous, pour combattre pour vous contre vos ennemis, et vous sauver* ». Lorsque la guerre commencera à tourner au détriment du *Reich*, la propagande nazie utilisera le terme comme slogan pour affirmer que, quelles que soient les épreuves que le peuple allemand ait à subir, le Destin assurerait de toute façon le triomphe de l'Allemagne : « *Que nos adversaires finissent par nous vaincre est impossible et exclu* » / A. Hitler, Palais des sports de Berlin, 30 sept. 1942 ; « *En dépit de toutes les machinations diaboliques de nos adversaires, le combat se terminera par l'écrasante victoire du Reich* » / A. Hitler, discours radiodiffusé, 30 janvier 1944 ; « *Combattre peu importe où et peu importe dans quelles conditions jusqu'à ce que la victoire finissent par couronner nos efforts [...]. Souvent proclamé mort et*

Était-il envisageable que, à ce peuple qui ne vit depuis une éternité que pour posséder sa terre, la Terre ait été promise en récompense¹⁰⁶ ?

La lutte pour la préservation de notre propre race n'est-elle motivée que par des considérations subjectives ou doit-elle relever du droit objectif¹⁰⁷ ?

Tandis que j'en étais à creuser la doctrine du Marxisme et soumettais par-là même les agissements de la race juive à un examen impartial mais minutieux¹⁰⁸, ce fut le Destin en personne qui me donna sa réponse.

La doctrine juive du Marxisme refuse le principe aristocratique qui régit la nature et substitue à l'éternelle primauté de la force et de la puissance la masse du grand nombre et son poids mort¹⁰⁹. Elle nie donc la valeur personnelle de l'être humain¹¹⁰, remet en cause l'importance de l'appartenance ethnique et de la race, et prive de ce fait l'humanité de la condition préalable à son existence et à sa civilisation. Érigée en loi fondamentale universelle, elle conduirait à la fin de tout ordre concevable par la pensée humaine. Et de même que, dans cet organisme le plus grand qu'il nous soit donné de connaître, la mise en pratique d'une telle loi ne pourrait que déboucher sur

constamment souhaité mort, je finirai pourtant par vaincre [...], pénétré de la conviction sacrée que le Tout-puissant n'abandonnera jamais celui qui durant toute sa vie n'a rien voulu d'autre que soustraire sa communauté raciale à un sort immérité... » / A. Hitler, dernier discours radiodiffusé, 30 janvier 1945 (intégralité de ces discours in Erhard Klöss, *Reden des Führers*, Munich, DTV, 1967) ; chaque fois qu'il s'exprimera sur la guerre, le *Führer* la présentera en de longues tirades comme le produit du « complot juif pour la domination du monde » tel que révélé par *Les Protocoles des Sages de Sion* auxquels il consacre une demi-page dans *Mein Kampf* (pp. 337-338 de l'édition de référence).

¹⁰⁶ Cf. Deutéronome 30/15-20 : « Que vous aimiez Yahvé votre Dieu, que vous marchiez dans ses voies, que vous observiez ses commandements, ses lois et ses coutumes, vous vivrez et vous multiplierez. Yahvé votre Dieu vous bénira dans la terre où vous entrerez pour en prendre possession. Mais si votre cœur se détourne de lui [...], vous ne demeurerez pas longtemps sur la terre où [...] vous devez entrer pour la posséder [...]. Que vous aimiez Yahvé votre Dieu, que vous obéissiez à sa voix, car là est votre vie, ainsi que la longue durée de votre séjour sur la terre que Yahvé avait juré de donner à vos pères, Abraham, Isaac et Jacob » ; Deutéronome 31/3 : « C'est Yahvé votre Dieu qui passera devant vous, ce sera lui-même qui exterminera à vos yeux toutes ces nations dont vous posséderez le pays ».

¹⁰⁷ C'est-à-dire d'une législation telle qu'elle sera mise en place par le régime nazi dès le 7 avril 1933 (« Loi de restructuration de la fonction publique », § 3 dit « paragraphe sur l'aryanité ») et surtout par les « lois raciales de Nuremberg » ; cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 184 et 238-239.

¹⁰⁸ « *in ruhiger Klarheit* » ; Hitler calque sa formulation sur le fameux « *sine ira et studio* » de Tacite (*Annales* I/1), à l'époque couramment employé, notamment par les historiens d'outre-Rhin. On sait à quel point la *Germanie* de Tacite ainsi que les deux premiers livres de ses *Annales* ont constitué un véritable bréviaire pour les thuriféraires du nationalisme germanique ; les stéréotypes qui s'infiltreront peu à peu dans la mentalité collective des Allemands proviendront en droite ligne de ces textes (cf. Jacques Ridé, « La fortune singulière du mythe germanique », *Études Germaniques* 4/1966, pp. 489-505).

¹⁰⁹ Les nazis considèrent la démocratie, quelle que soit sa forme systémique, comme contraire à la « vérité organique » (*organische Wahrheit*) de la « race » germanique ; elle est l'apanage de ceux qui, incapables de se soumettre aux exigences de la « Mère-Nature », ont recours à ce subterfuge pour dominer le monde ; initiée par les juifs et instrumentalisée par ceux qui se sont mis à leur service, la « mystification démocratique » ne peut donc qu'entraîner le « génie allemand » dans la dégénérescence ; cf. Alfred Rosenberg, *Le Mythe du XX^e siècle – 1930 / Der Mythos des 20. Jahrhunderts*, op. cit., p. 687 : « L'Allemand ne pourra pas vivre authentiquement ni être productif au sein du système démocratique. En effet, ce système est basé sur la mystification des masses et sur leur exploitation à grande ou à petite échelle. Ou bien il vient à bout de cette maladie toxique sur le plan idéologique et matériel, ou bien son péché contre sa vérité organique le vouera irrémédiablement à sa perte ».

¹¹⁰ Bel exemple du cynisme du *Führer*, cf. note 41 ; voir également son discours sur l'éducation de la jeunesse prononcé devant les cadres du Parti le 2 décembre 1938 à Reichenberg (cit. in T. Feral, *Le « nazisme en dates »*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 292-293).

un chaos, de même se solderait-elle sur terre par l'extinction de tous les habitants de cet astre.

À supposer que le Juif en vienne à remporter la victoire sur les peuples de ce monde à l'aide de son credo marxiste, alors son sacre déchaînera la danse macabre¹¹¹ de l'humanité et notre planète désertifiée se remettra à parcourir l'éther comme c'était le cas il y a des millions d'années.

La nature éternelle se venge impitoyablement quand on enfreint ses commandements.

C'est pourquoi j'ai aujourd'hui la conviction d'agir conformément à la volonté de notre Créateur tout-puissant¹¹² : *en me défendant contre le Juif, je combats pour défendre l'œuvre du Seigneur*¹¹³.

— Fin du chapitre 2 —

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / juin 2014

Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires qui l'accompagnent est autorisé sous réserve de la mention :

T. Feral, *Ce que dit réellement Mein Kampf*, www.quatre.com, juin 2014

¹¹¹ Hitler écrit : « *dann wird seine Krone der Totentanz der Menschheit sein* » (édition de référence, p. 70), phrase qui sur le site < <http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkcampf/fra> >, p. 36, a été fort étrangement retranscrite par : « son diadème sera la couronne mortuaire de l'humanité » ; le traducteur a non seulement confondu « *Totentanz* » avec « *Totenkranz* », mais il n'a pas perçu la signification exacte à donner ici au lexème « *Krone* », souvent employé dans le sens de « *Krönung* », « *Bekrönung* ».

¹¹² Il n'est qu'à lire le chapitre 18 de *LTI* de Victor Klemperer pour comprendre combien Hitler croyait en son investiture divine.

¹¹³ Voir sans faute (in François Delpla, *Hitler – Biographie*, op. cit., pp. 79-99) le discours prononcé par le *Führer* au *Hofbräuhaus* de Munich le 13 août 1920, déjà révélateur de ses intentions jusqu'aboutistes vis-à-vis des juifs : « *J'ai mon programme devant moi et je le suivrai [...] jusqu'à la dernière parcelle de mes forces et jusqu'au dernier souffle de mes poumons !* »